



LETTRE OUVERTE

Jésus ! Marie ! Joseph !

À son Excellence,
Monseigneur Éric de Moulins-Beaufort
Archevêque de Reims
3 rue du cardinal de Lorraine
BP 32729
51058 Reims cedex
Lettre recommandée avec AR

St-Parres-lès-V., le 29 juin 2020
Saint Pierre et saint Paul

Excellence,

La Conférence des évêques de France a publié le 25 juin 2020 sur son site internet un document non signé, consultable par quiconque et intitulé « Avertissement concernant la doctrine de la Contre-Réforme catholique ». Sous couvert d'une prétendue critique de l'œuvre doctrinale de l'abbé de Nantes, son auteur lui impute explicitement « des comportements moraux inadmissibles ».

Sur un pareil sujet, je m'interdis de répondre à une diffamation lancée à la vindicte de la rumeur publique dans le seul dessein de porter atteinte à la mémoire de notre Père, de jeter un discrédit irrémédiable sur toute son œuvre. Voilà un criminel subterfuge pour vous dispenser de répondre au mémoire que j'ai été requis de rédiger le 15 avril 2019 par Monseigneur Georges Pontier, alors archevêque de Marseille, à partir d'un questionnaire préparé par la SACRÉE CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI. Cinq questions difficiles portant, pour l'essentiel, sur le deuxième Concile du Vatican et sur le magistère des papes, successeurs de l'apôtre Pierre, et auxquelles nous avons apporté cinq réponses minutieuses à partir de l'œuvre de l'abbé Georges de Nantes.

Ce mémoire que nous avons remis officiellement aux quatre ordinaires dont dépendent nos Maisons ainsi qu'au cardinal Ladaria met-il à ce point dans l'embarras l'ensemble des évêques de France ? Sans doute oui et c'est pourquoi je ne recevrai, de votre part, aucune réponse franche et loyale. Je n'en attends d'ailleurs aucune. Mais je suis en droit de vous avertir, Excellence, que si, à réception de cette lettre, vous ne faites pas retirer la publication de ce document, sans doute alors échapperez-vous à la justice des hommes, mais vous répondrez devant notre Très Chéri Père du Ciel qui est aussi notre Juge, des mots assassins contenus dans ce document, écrits et publiés sous votre responsabilité et enveloppés dans une prétendue analyse doctrinale d'une indigence criminelle.

Je vous prie, Excellence, malgré mon indignation, d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués,

frère Bruno de Jésus-Marie.

Supérieur général de l'Ordre des Petits Frères et des Petites Sœurs du Sacré-Cœur.

BIENHEUREUX LES PERSÉCUTÉS POUR LA JUSTICE...

Lorsque le pape François protégeait l'ex-cardinal Mc Carrick, en Australie le cardinal Georges Pell était livré à la vindicte publique... Article paru dans la revue de la Fraternité sacerdotale Saint-Antoine-Marie-Claret, AVE MARIA n° 830, mai-juin 2020.

« **J**E viens de passer treize mois en prison pour un crime que je n'ai pas commis. Je savais que Dieu était avec moi, mais j'ignorais ce qu'il voulait de moi. Après chaque "coup dur" venait la consolation de savoir que je pouvais offrir cela pour une intention et la souffrance se changeait en force spirituelle. »

Telles sont les paroles jaillies du cœur meurtri du cardinal Pell, le 7 avril, alors que le tribunal suprême australien venait de reconnaître son innocence par décision unanime de sept juges annulant la condamnation de janvier 2019 pour un crime d'abus dont il est innocent.

On pleure sur l'injuste traitement infligé au cardinal Pell, mais aussi sur tant d'autres hommes d'Église fidèles au Christ en proie à la calomnie mortifère et au martyre de la diffamation. C'est une réalité douloureuse et publique : des prélats et des prêtres ont été dépouillés de leur ministère, proscrits, exilés, condamnés et emprisonnés injustement à cause de fausses accusations, victimes de pièges inavouables ourdis contre eux. Certains même ont été réduits à l'état laïc, abandonnés à leur sort sans plus de ressources pour vivre. Jamais ou presque, leur honneur ni leur réputation ne leur ont été rendus. Le cas du cardinal Pell en est un exemple. La calomnie blesse à mort et exige réparation. Il faut intensifier notre prière pour ces ministres du Christ.

Cependant, en face de ces infâmes accusateurs, ces féroces lobbies anticatholiques, le cardinal a eu des défenseurs courageux comme ce juge inaccessible à la corruption. En effet, l'appel du cardinal

Pell fut rejeté en août 2019 par deux voix contre une, mais un des trois juges, Marc Weinberg, écrivit un mémoire de deux cents pages pour expliquer qu'il était impossible que le cardinal ait commis l'abus dont on l'accusait et pour lequel il était condamné à six ans de prison. Weinberg montra que certaines dénonciations de l'ex-enfant de chœur avaient été montées de toutes pièces. Quant à la seconde victime présumée, morte d'une overdose d'héroïne en 2014 (il est si facile de faire parler quelqu'un sous l'empire de la drogue !), il avait dit à sa mère qu'il n'avait jamais subi d'abus. Si celle-ci était encore vivante, l'accusation n'aurait pas tenu. Selon Weinberg, il existe une série d'évidences qui rendent impossible toute la construction du plaignant.

Il y a aussi ce journaliste honnête, Andrew Bolt, qui a récapitulé les faits en démontrant l'absolue impossibilité de cette affaire montée.

La chaîne TV AUSTRALIAN BROADCASTING CORPORATION a lancé une grande campagne anticatholique à l'occasion de ce procès, se disant gênée par la ferme opposition du cardinal au mariage homosexuel, sa défense de la vie et de la famille. De plus, sa rigoureuse honnêteté vis-à-vis des finances du Vatican a provoqué une campagne en Australie même. Aussi bien à Melbourne qu'à Sidney, son second siège épiscopal, il s'est signalé par son énergique répression des conduites contre-nature.

Une accusation inconsistante, des preuves inexistantes, cela ne gêne pas les techniques de manipulation des masses... Résultat : le cardinal a été

condamné à six ans de prison, où il est finalement resté interné 400 jours, transféré dans une prison sous haute surveillance avec l'interdiction de célébrer la Messe et de recevoir l'Eucharistie. Tout au long de ce procès, il fut un modèle de patience et un modèle de prêtre, libre dans les chaînes. Cette prison qu'il a qualifiée lui-même de « longs Exercices spirituels » il l'a employée à prier, à étudier et à écrire et sans doute a-t-il prié pour la conversion de ses persécuteurs.

On connaît la formule : "mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose" et "pas de fumée sans feu"... Il reste forcément des soupçons, même quand l'innocence de la personne calomniée est démontrée, et cela tant que la vérité des faits n'est pas publiquement proclamée. La stricte justice impose de réparer le mal causé et de rendre à la victime son honneur.

Mais Dieu voit tout et Il pénètre les cœurs en vue de l'Éternité.

Aujourd'hui, le cardinal australien est absout et libre, mais certainement marqué moralement par ces mois de cruel isolement sans la consolation de la Messe et dans l'indifférence officielle du Vatican et l'intérêt officieux de quelques-uns des membres puissants de la hiérarchie. Maintenant, dans sa retraite monacale, « sans rancune ni désir de revanche » nous dit-il, il vivra discrètement, s'efforçant de ne pas déranger ceux qui, dans la calomnie, l'ont abandonné à son sort. Prématurément à la retraite, il a éprouvé dans sa chair qu'on ne peut espérer qu'en Jésus.

VII. GEORGES DE NANTES, DÉFENSEUR DE LA CHRÉTIENTÉ

« Nous appelons les hommes de bonne volonté au combat pour le salut d'un pays où montent les fragiles promesses d'une nouvelle Chrétienté. » (Amicus, 25 octobre 1949)

ENFANT de l'Église par toutes les fibres de son être, l'abbé de Nantes est entré dès son plus jeune âge en politique pour le salut de la Chrétienté, au nom de sa mystique. *« Il n'y a pas d'Église sans Chrétienté, disait-il, comme il n'y a pas de Chrétienté sans Église »*, la Chrétienté étant le prolongement temporel, historique, de l'Église catholique, selon la belle devise de saint Pie X, reprise de saint Paul : *« Omnia instaurare in Christo. »* Dans la "cathédrale de lumière" que représente à nos yeux éblouis l'œuvre de notre Père, ses combats pour la Chrétienté et leurs justifications historiques, théologiques et mystiques, sont autant de solides arcs-boutants et contreforts qui étayent les murs de sa doctrine "totale".

Pourquoi vouloir *« tout instaurer dans le Christ »* ? Parce que Lui-même le veut, que son Divin Cœur en brûle, qu'Il a offert son Saint-Sacrifice et institué son Église à cette intention, ayant reçu *« toutes les nations en héritage »* (Ps 2,8) pour les offrir en action de grâces et louange de gloire à Dieu son Père.

Mais de tout temps, particulièrement dans le nôtre, il faut défendre l'une et l'autre société, car l'ennemi est aux portes, il a même investi la Cité sainte. C'est le combat des deux Cités, pour parler comme saint Augustin, des deux Étendards selon saint Ignace, dans lequel chacun se trouve engagé depuis le jour de son baptême :

« Des deux étendards, l'un est rouge et noir, portant dessinées la volupté et la terreur. Le péché et la mort sont cachés dans ses plis. L'autre est blanc et rouge comme les lys de France et l'anémone de Palestine, portant brodés deux cœurs, symboles de pureté et d'amour, avec les noms de Jésus et Marie. C'est le combat de la lumière contre les ténèbres, de la terre contre le ciel, et si les deux étendards sont également rouges, c'est parce qu'en vérité le sang répandu ici en sacrifice par les martyrs, est le même que versent les méchants en haine de la foi dans leur fureur inassouvie. Je suis passé d'un camp dans l'autre. Me voici délivré, recruté. Vivent les Cœurs de Jésus et Marie ! » (PAGE MYSTIQUE n° 56, juin 1973)

De cet affrontement, notre Père a eu le choc, pour ainsi dire existentiel et mystique, un jour de procession de Fête-Dieu, chez les Maristes de Toulon. C'était en 1936, après la victoire du Front Populaire, annonciateur de plus grands désastres encore.

« Tandis que nos voix chantaient le TANTUM ERGO, luttant avec l'hymne d'adoration à Jésus-Hostie, de la place de la Liberté toute proche déferlait jusqu'à nous, menaçant et profond, poussé par la masse des ouvriers de l'Arsenal en grève, le refrain de l'INTERNATIONALE... Débordant, roulant ces choses précieuses comme font des épaves les vagues de la mer, l'Internationale était la plus forte, sa haine laissait désarmé ce monde-là et je le voyais bien, par quelle grâce intime je ne sais. Seule existait, au-dessus de nos têtes, la blanche hostie dans l'ostensoir d'or, notre force, notre espérance, Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, devant lequel le commandant de Nantes ôtait sa casquette aux cinq galons d'or et s'agenouillait en adoration véritable, devant Celui-là seul pour lequel il est beau de vivre et il vaut de mourir. Je savais que je serais prêtre, et que c'était entrer au service de l'unique Maître qui ne déçoit pas, ou plutôt, l'Unique qui sache commander et conduire son navire au port, en grand pavois, victorieux. »

Douze ans plus tard, le 27 mars 1948, c'était fait, notre Père était prêtre et s'offrait à *« être une vivante Hostie et un Pain spirituel avec le Christ pour le salut du monde »*. Et le dur labeur commençait...

SUR LA DENTELLE DU REMPART

Dès ses premiers articles de politique religieuse parus dans *ASPECTS DE LA FRANCE*, notre Père qui voulait *« défendre le pays, à ma petite place, et réparer un peu l'injustice que l'A.F. a subie depuis 1926 du fait d'un clergé français trop peu éclairé, et dévoyé de sa grande tradition de défense de la cité et de la vraie paix »* (lettre à Charles Maurras du 21 janvier 1949), se montre préoccupé des conditions de salut de la Chrétienté. Quelle action mener : catholique ou nationaliste ?

« Le salut est dans l'union de ces deux actions, celle qui dicte à César ses devoirs politiques et celle qui lui impose une raison supérieure de les remplir avec ferveur... Si nous voulons faire quelque chose pour la paix, n'ayons pas d'abord de l'Histoire une vue "progressive" selon laquelle la guerre serait bientôt bannie. Cette perspective utopique nous égare : la guerre est un fait, un fait subi, ressenti dans la chair de nos frères et qu'il nous faut endiguer, limiter

par des moyens politiques, des moyens humains, de force et de diplomatie, par souci de charité supérieure. » (17 novembre 1949)

La paix est donc possible, paix chrétienne, « *de compromis et d'attente* », à condition que chacun accepte et remplisse sa vocation d'enfant de Dieu. Car « *le Fils de Dieu, se faisant fils en ce monde, homme comme nous, nous a appris à aimer toute filiation de la terre, à considérer notre état originel comme une vocation au bonheur éternel... Chacun en son état, en sa condition naturelle, en son lieu providentiel, est frère de l'Enfant de Bethléem, Fils de Dieu, s'il sait trouver sa paix et sa joie dans ce peu qui lui a été donné, où brille la lumière de Noël.* » (22 décembre 1950)

Ainsi la Chrétienté n'est pas une idéologie, une abstraction, mais une réalité concrète, écheveau de relations, héritage précieux à défendre et œuvre historique à poursuivre, à étendre, pour en communiquer les bienfaits séculaires à qui en manque cruellement :

« *Que les jeunes Français connaissent la détresse profonde des peuples qui n'ont pas mille ans de tradition chrétienne et qui en attendent le bienfait de nous seuls. Ils apprendront que la civilisation n'a jamais connu l'égalité démocratique mais la tradition paternelle ; nos vieux peuples ont une paternité à exercer vis-à-vis des peuples neufs, et ce devoir est sacré, venu de Dieu qui fonde et développe son Église par des peuples choisis.* » (4 janvier 1950)

C'était écrit en pleine guerre d'Indochine. Pour tout catholique français du moment, sauver l'Empire, c'était défendre la Chrétienté dans ses avant-postes d'Extrême-Orient, face au Vietminh et à son puissant allié, la Chine, qui venait de basculer dans le camp communiste.

POUR LE SALUT DE L'EMPIRE FRANÇAIS

« *Nous ne voulions pas, écrira notre Père, pour le Cambodge, le Laos, la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin, merveilleux jardin de France en Extrême-Orient, d'une indépendance qui l'enlèverait à notre grâce, à notre loi, à nos soins – sans les libérer hélas de l'emprise maçonnique laïcarde-socialiste – pour les livrer aux incursions séculaires de la Chine cruelle et au Communisme mondial. Maintenant les gens s'émeuvent de tant et de si horribles massacres [qui se sont chiffrés par des millions de morts, selon le Livre noir du communisme]. Dans leur grand amour de "l'homme", ils font la quête pour envoyer un bateau croiser en mer de Chine recueillir les évadés en perdition de ces immenses camps de la mort et de la torture ! Il paraît que c'est aujourd'hui notre devoir "humain". Notre devoir était de rester là-bas. Maintenant il est trop tard. Ou plutôt, pour le moment il est trop tôt.* » (CRC n° 137, janvier 1979, p. 11)

Entre 1949 et 1954, notre Père rappela ce devoir sacré de la France en charge d'Empire. Il n'est que de relire l'émouvant article intitulé « *Sur nos morts sans sépulture* ». C'était au moment où la gauche pacifiste et ses complices démocrates-chrétiens prenaient ouvertement fait et cause pour le Vietminh, manifestant contre ce qu'ils appelaient la « sale guerre », sabotant le matériel dans les usines d'armement, crachant sur les cercueils de nos soldats tombés au champ d'honneur. Personne ne prendrait leur défense ? Si ! « Un prêtre de France » :

« *Loin des fanfares d'un monde pourri, j'exalterai pour vous, petits enfants, la gloire des soldats dans l'Empire ; de ceux qui portèrent la paix, l'ordre, les bienfaits de la France et sa vérité évangélique. Je vous dirai que vous êtes les héritiers du Père de Foucauld si vous jurez, près des tombes paternelles, de servir ces peuples où nous avons planté le drapeau de la France, non pour de l'argent, mais pour l'honneur et pour donner de nos propres richesses. Et vous saurez que cela est vrai, vous n'aurez pas honte de votre pays, du peuple dont vous sortez ; aujourd'hui encore, il porte au monde une sagesse, une vérité que d'autres oublient trop vite.* »

Au début de mai 1954, l'abbé de Nantes participait au pèlerinage des étudiants à Chartres, au moment même où le camp retranché de Dien-Bien-Phu était pris d'assaut par les Viets. Quelle ne fut pas son angoisse et sa colère en voyant que personne, parmi les instances officielles, n'osait ou ne voulait en parler ! « *Il y avait trop d'allemands, fort hautains et nous n'étions plus en famille, racontera-t-il. Il y avait aussi trop de jécistes, avec leur insane communisme de fait, enrobé dans un tissu de fariboles mystiques écœurantes. Pour nous, jeunes nationalistes, c'étaient déjà les sanglantes persécutions des chrétiens dont nous prenions le deuil.* »

L'année suivante, il rappela fermement les intentions qui doivent animer tout pèlerinage de Chrétienté : « *Notre-Dame de France, bannissez de ce pays qui vous est confié, l'anarchie et la haine, rétablissez-y la justice, l'ordre et l'autorité d'un chef légitime. Conservez-lui son Empire, pour y continuer son œuvre de civilisation et d'évangélisation. Gardez la Chrétienté du communisme pervers et donnez-nous dans les périls de l'heure l'intégrité de la foi.* »

En octobre 1956, notre Père commença à écrire ses *LETTRES À MES AMIS*. Dès la deuxième, il montrait quel intérêt passionné il prenait aux combats terrestres du Royaume de Dieu, au nom même de l'intégrité de sa foi : « *L'effroyable sort de la Hongrie catholique est venu soudain réveiller le monde... Pour vous qui suivez avec angoisse les nouvelles des troubles et des guerres, sachez bien que rien d'humain ne les arrêtera parce qu'ils sont le salaire naturel de*

l'immense impiété des sociétés. Gardez cependant la sérénité intime que donne l'assurance de la victoire du Seigneur de Gloire. Il reviendra, au moment où tout paraîtra perdu, où les élus eux-mêmes pourraient être séduits.»

LA TRAHISON DU PROGRESSISME

La mission de notre Père allait être précisément de démasquer cette séduction de l'Ennemi, infiltré jusqu'au sein de l'Église et revêtu de la robe évangélique. Et commencer par affirmer que la Chrétienté n'est pas morte, qu'elle n'est pas non plus "dépassée" comme le prétendent de nouveaux apôtres qui se targuent d'être dans le sens du "progrès" et de "l'histoire" :

« Du Tonkin à la Hongrie, les fidèles l'ont mieux compris que les intellectuels enivrés d'idées révolutionnaires qui voulaient être des guides, et ils ont lutté jusqu'à la mort, pour leur patrie et pour le Christ [...]. Pour ma part, depuis 1944, je me déssole de voir tant de chrétiens dériver de la vraie foi, séduits par l'apparente puissance des techniques et des politiques humaines sans Dieu. Il vaut mieux être éprouvé sévèrement par le divin Sauveur des hommes que de persévérer dans cet aveuglement. Croyez-moi, ce ne serait plus bon de vivre dans le confort sans âme que nous proposent les technocrates américains, encore moins dans l'apostasie systématique et l'insurmontable lavage de cerveau du matérialisme communiste. Plutôt l'épreuve, qui redonne à notre pays le sens de sa vocation chrétienne et ramène nos chefs et nos élites à la foi pure de la tradition catholique. Si nous dépassions les réalités visibles, nous verrions l'Église dans ce sinistre universel recevoir d'incroyables accroissements. Cela seul peut donner le courage de lutter à notre place, mourir en martyr s'il le faut ou, demain, aider à la renaissance de l'Église terrestre. » (Lettre n° 2, octobre 1956)

En 1956 et 1957, c'est pour voler au secours de nos soldats en Algérie affrontés à la guerre révolutionnaire sous couvert d'Islam, que notre Père écrivit une suite d'articles remarquables dans *L'ORDRE FRANÇAIS*, contre les faux moralistes qui sapaient les fondements de cet Ordre.

« Quand l'Armée française lutte contre une poignée de hors-la-loi qui tuent, violent, incendient et assassinent, il se trouve des intellectuels pour justifier moralement les brigands et nous apitoyer sur leur sort... Que, pour forcer la main et la conscience d'un peuple sensé, ennemi du désordre, mis en défiance par les atrocités du communisme international, on aille chercher sans cesse dans la morale chrétienne elle-même de quoi légitimer l'anarchie et la rébellion, voilà le crime odieux. »

Dans un deuxième article, intitulé "*Une communauté historique à sauver*", – le titre disait tout –, il rappelait que l'Algérie française était une œuvre de plus de cinq générations déjà, que des liens étroits avaient été tissés entre les colons français et les indigènes, non pas des liens de maître à esclave, mais dans la plupart des cas de père à fils, les faisant vivre les uns *avec* les autres, les uns *pour* les autres. C'est cette communauté historique qu'il fallait défendre, parce qu'elle était en grand péril d'être perdue pour le Christ et l'Église ! Et pour cette œuvre de salut, ajoutait notre Père, *« il y a place pour des moines-missionnaire dont l'esprit serait celui du Père de Foucauld, non le Père de Foucauld moderne, celui de Robert Barrat qui vient d'être emprisonné pour excitation à la désertion, mais le vrai Père de Foucauld, moine-soldat, catholique et français, martyr de cette double cause dans son fortin médiéval »*.

UNE PAROISSE DE CHRÉTIENTÉ

Le 15 septembre 1958, au jour centenaire de la naissance de Charles de Foucauld, était fondée à Villemaur dont notre Père avait été nommé curé, la communauté des Petits frères du Sacré-Cœur, en pleine communion ecclésiale et en légitime espérance d'un sursaut national, au lendemain du 13 mai 1958, où l'on crut un instant que tout pouvait être sauvé en Algérie. Certes, notre Père consacrait toutes ses énergies à l'accomplissement de son humble ministère de curé de campagne, réalisant son attrait le plus profond, mais les combats de la Chrétienté restaient plus que jamais présents à son esprit. Comme on peut le constater en relisant les *LETTRES* adressées à ses amis, chaque 1^{er} janvier, véritables conférences d'actualités avant la lettre.

Celle du 1^{er} janvier 1960 par exemple, *« an I de l'expansion du communisme mondial, selon les déclarations de son chef [Nikita Khrouchtchev], année aussi de la révélation du dernier secret de Fatima »*. Le communisme athée opérait des ravages épouvantables, mais, faisait remarquer notre Père, *« c'est avant l'entrée du communisme que le sang coulera, et ce sera au sein même de la Chrétienté assiégée, dans les éclats de haine qui jaillissent de ses divisions. Je m'explique. L'impérialisme communiste, prolongeant et généralisant les doctrines de 1789, joue d'une idée pleine de séduction pour entraîner dans sa guerre les peuples paisibles, celle d'indépendance [...]. Si tous les chrétiens, tous les civilisés, voyaient ce mal avec les mêmes yeux et une vraie résolution, il est sûr qu'un coup d'arrêt serait rapidement porté, et sans grands frais à cette décomposition du monde et des grands empires chrétiens. »* (Lettre n° 63)

Le drame était que le mythe sanglant de l'indépendance et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes

avait pénétré l'esprit des élites et des masses catholiques avec une telle puissance d'égarément, que la tentation était grande d'abandonner un combat perdu d'avance, mais non ! notre Père gardait l'espérance :

« Je n'attends plus que de l'Église même, réveillant ses enfants, le miracle sauveur. Sera-ce le troisième Secret de Fatima qui doit être dévoilé le 13 mai prochain ? Sera-ce le Concile ? Des apparitions ou quelque événement extraordinaire ? Tout cela est possible et le Ciel est assez près de la terre pour faire paraître à nos yeux éblouis l'aide nécessaire. Mais à mesure que se précipitent les événements, le miracle ne serait-il pas que, par dizaines, puis par milliers, depuis les plus lucides jusqu'au peuple tout entier, chacun se purifie dans la prière et l'étude de tout ferment d'hérésie, de discorde ou de lâcheté, puis coure à la défense de la Cité de Dieu assaillie de toutes parts... » (ibid.)

Notre Père avait entrepris cette œuvre de purification et de combat derrière le rempart de sa Chrétienté de Villemaur, et son petit troupeau écoutait bien la voix de son bon Pasteur. Mais bientôt en Algérie, c'était le drame de l'abandon, que vécut intensément l'abbé de Nantes depuis sa cure champenoise.

ISLAM OU CHRÉTIENTÉ

D'avril 1961 à mars 1962, les négociations engagées avec les rebelles par le gouvernement français, avec la bénédiction de Mgr Duval, archevêque d'Alger, se soldèrent par la victoire des pires, dans le sang des martyrs. Pour tirer la leçon de ce drame à l'intention des générations à venir, notre Père en analysa les causes profondes, dans cinq Lettres successives (nos 112-116), écrites aux mois de juillet et d'août qui suivirent l'indépendance algérienne. Elles sont capitales pour qui veut comprendre le vrai sens de l'histoire :

« Le 1^{er} juillet, en la fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur, le Chrétien parjure a remis l'Algérie au Musulman assassin. Cette monstrueuse livraison est le fruit d'une étroite collaboration, savante de ruse et pleine de violence, du Pouvoir avec l'Ennemi dans la crucifixion de toute une communauté historique de nom français et d'âme chrétienne. C'est un fait sans précédent dans l'histoire de notre pays », accompli au prix d'une « énorme falsification de la Foi et de la Morale », dans le sang et les larmes des chrétiens persécutés, et d'une « ruine de l'Église », les mots y sont (Lettre n° 113), comme le troisième secret de Fatima l'annonçait, mais sans être encore révélé.

Et notre Père achevait par cet appel pathétique : *« Ô Sainte Église, recouvre ta liberté, penche-toi sur les corps suppliciés de tes enfants, défends leur cause comme la tienne propre. L'honneur de Dieu l'exige et ton Cœur maternel. Quant aux fous qui ont détruit*

la maison et vendu leurs frères, guéris-les par ta Sagesse, ô Mère ! »

Mais quand un membre éminent de cette Mère Église, Mgr Philippe, secrétaire de la Sacrée Congrégation des religieux, lui posa comme condition de la reconnaissance de notre Ordre le renoncement à sa défense de l'Algérie française, notre Père lui répondit :

« Éminence, la défense de mes frères assassinés est un devoir que m'impose la morale chrétienne en tout état de cause ; la reconnaissance de l'Ordre que je viens solliciter de votre part ne relève que de sa Volonté, il le réalisera à son heure. Mais je ne saurais payer cette reconnaissance officielle au prix d'une immoralité certaine, et pour moi gravement coupable. »

Il n'y a rien de plus poignant pour exprimer ce devoir de charité primordiale que la Lettre que notre Père écrivit à ses amis pour la fête du Christ-Roi 1962, tandis qu'en Algérie, nos harkis se faisaient torturer et massacrer, et que chez nous les rapatriés connaissaient misère et honte :

« Seigneur Jésus, mon Roi, mon Maître, j'aurais aimé aujourd'hui chanter vos splendeurs éternelles, ou encore admirer en votre Épouse que je vois, le rayonnement de votre Gloire que je ne vois pas encore, que je verrai, c'est mon espérance ! un jour ! au Ciel ! Mais vous m'invitez avec insistance à travailler encore, en ce sinistre dimanche du Christ-Roi 1962, pour votre royauté terrestre et la proclamer, la défendre, avec les armes de lumière, contre ceux qui, même chrétiens, s'en font les ennemis ou les destructeurs inconscients. La contemplation religieuse, ce sera pour demain ou plus tard, après les prisons, après la mort, dans la béatitude de votre triomphe. Aujourd'hui, c'est l'œuvre de charité qui prévaut, de la charité politique [...]. Travailler à votre Royaume, n'est-ce pas tout à la fois vous glorifier, ô chère Tête, et soigner avec tendresse votre Corps souffrant, l'Église sainte, dans ses membres les plus humbles, les plus faibles ? car c'est toujours le petit peuple qui pâtit des erreurs et des crimes des grands. » (Lettre n° 121, 28 octobre 1962)

Comment défendre cette Chrétienté souffrante ? Une fois encore, en faisant œuvre de vérité : *« La Chrétienté ne tombe pas sous les coups des barbares à cause de leur puissance invincible. Rien n'est invincible aux nations bonnes chrétiennes comme aux individus armés de la vraie foi et de la prière. La Chrétienté est sans force parce qu'elle brave Dieu, renie pratiquement Jésus-Christ, pour se donner d'autres rois. »*

Véritable homme de Dieu, notre Père fouaillait le cœur de son lecteur : *« Qu'est donc ce roi préféré*

à Jésus-Christ ? attention ! ami lecteur, au tressaillement de ton cœur tu connaîtras si tu lui rends un culte. Ce roi, c'est toi. C'est l'Homme. C'est le "peuple souverain". Individuel ou collectif, c'est ce monstre d'une créature qui se prétend autonome et d'un chrétien qui se fait dictateur de son propre destin et de celui de ses frères, sans souci de rien d'autre que sa divine volonté ou son caprice royal. Le temple où s'exerce ce culte, c'est la politique, et nul n'a droit d'y entrer que pour adorer et servir la liberté. Les prêtres de ce culte, ce sont les philosophes et les politiciens, et leur religion a un nom, vénéré, c'est la démocratie. » (ibid.)

LE MASDU, RENIEMENT DE LA CHRÉTIENTÉ

L'Église tout entière, réunie en Concile (1962-1965), adopta ce nouveau culte et cette nouvelle religion, à l'encontre de toute morale traditionnelle et au détriment de ses institutions séculaires – nations, familles, écoles, hôpitaux –, conduisant ainsi ses propres enfants à l'apostasie, avant de les livrer au communisme et à l'islam. Nous étudierons dans un prochain article ce combat de notre Père contre la funeste réforme de l'Église entreprise par le concile Vatican II. Voyons-en ici les incidences temporelles.

« Un symbole frappe les imaginations : la tiare est à vendre », écrivait-il dans sa Lettre n° 189, du 24 novembre 1964, dédiée « au lieutenant Xavier Pascal, mon ami, mort à Phu-Bing-Gia le 24 novembre 1950 pour la Patrie, dans les combats d'arrière-garde de la civilisation chrétienne trahie ».

Par ce geste, le Pape avait voulu abandonner son pouvoir de régence, de direction sur les choses politiques, celles-ci étant du ressort de l'homme individuel, du peuple souverain, du pouvoir laïc, sans que l'Église, au nom de la foi, ait à intervenir autoritairement en ces domaines. Privé de sa tiare, le Pape n'est plus « le vicaire de Jésus-Christ, chef d'une Chrétienté visible à laquelle il est lié par un réseau d'obligations et de services spirituels et temporels. Émancipé, le voilà maintenant témoin, parmi d'autres, bouddhistes ou musulmans, de Dieu et de l'Homme, ces deux absolus qu'il exalte en un symbole unique, le Christ. La nouvelle mystique n'est plus liée à Jésus-Christ, au dépôt de sa Vérité, aux sources de sa Grâce, à sa Loi incomparable, puisque voilà méprisée et reniée cette Chrétienté qui en était l'œuvre et le support. Les "porteurs du Message évangélique" se désolidarisent de sa projection temporelle, ils en condamnent les frontières, ils en nient la différence d'avec le reste du monde, à moins déjà de la trouver inférieure aux autres civilisations et cultures. Ils renient la France, l'Occident, pour rêver de l'Inde et de la Chine ! »

C'était le MASDU, parfaitement dénoncé dans la Lettre n° 200 (25 mars 1965), qui substituait à la Chrétienté *sacrale* héritée du Moyen-Âge et des temps de la Contre-Réforme, une Chrétienté dite *profane*, – quelle contradiction dans les termes ! – plurireligieuse, laïque, prétendument évangélique et fraternelle, ouverte et réconciliée avec le monde moderne issu de 1789, afin de célébrer avec lui une gigantesque Fête de la Fédération, qui bazarde le capital de dix-neuf siècles de foi et de civilisation catholiques.

« Parmi les ruines des remparts de la Chrétienté et les sanctuaires désertés, une activité fébrile dresse le chapiteau du grand cirque œcuménique dénommé MASDU. La Religion, la vraie ! et les religions, toutes les sectes peu ou prou spiritualistes ou animistes, jusqu'aux idéologies athées et même matérialistes, sont convoquées dans le grand Mouvement d'Animation Spirituelle de la Démocratie Universelle. La salade des religions au service des constructeurs de la tour de Babel. » (Lettre n° 240, 6 janvier 1967)

Dans son premier *LIVRE D'ACCUSATION* adressé en 1973 au pape Paul VI, notre Père dressera le bilan accablant de l'œuvre de ce pape réformateur, dix ans après son élection, sous le titre : « La Chrétienté trahie » (p. 76-84), qui montre par cent faits et discours comment et par qui elle a été trahie.

1° Un neutralisme de façade : « La Papauté nouvelle se refuse désormais à prendre parti dans les conflits de ce temps, elle ne reconnaît plus à personne le droit de revendiquer dans sa lutte le nom de chrétien et ne veut voir en aucun peuple ni État, même persécuteur, l'ennemi de Dieu contre lequel tous doivent s'unir en Croisade » D'où la reddition aux Turcs de l'étendard de Lépante, symbole des victoires de la Chrétienté d'antan.

2° Un anticolonialisme virulent. Après l'Algérie, les pays d'Afrique du Nord et d'Afrique noire, ce fut au tour de l'Angola, colonie portugaise, qui tenait bon encore, mais dont Paul VI n'hésitait pas à recevoir au Vatican trois chefs terroristes, assassins aux mains sanglantes, en désaveu direct aux présidents Salazar et Caetano. « Votre anticolonialisme rejoint celui de l'ONU, du grand capitalisme international, tout absorbé par son intérêt immédiat et mercantile, celui de l'impérialisme communiste, russe et chinois, celui de l'intelligentsia gauchiste. »

3° Un pro-communisme inconditionnel, avec la mise en œuvre de l'*ostpolitik* du secrétaire d'État, le cardinal Casaroli, l'étouffement des plaintes des cardinaux Mindzenty et Slipyi, et l'exaltation des Gardes rouges, chiens enragés de l'Asie : « Votre appel à la Chine, votre allégresse à l'annonce de la Révolution Culturelle, de ses saccages et de ses profanations, rappellent le Lamennais de la dernière période. »

POUR UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ

En octobre de cette même année 1973, pour préparer la grande réunion à la Mutualité sur le thème du « *Sacré-Cœur de Jésus, salut du monde* », l'abbé de Nantes communiquait à ses lecteurs son espérance invincible dans la Victoire finale de son Seigneur, par un tract intitulé : « *Quand Jésus reviendra* ».

« *Vous gagnez la plus grande bataille de votre longue histoire. Tandis que votre Vicaire, vos cardinaux, vos évêques et la multitude de vos prêtres s'épuisent à la recherche d'un langage nouveau, d'un "dialogue fraternel" avec les athées, les gourous, les bonzes, les militants communistes et les terroristes chiliens, tout bonnement les âmes les plus loin de nous viennent chercher le pain de la vraie doctrine et le vin de la divine liturgie antique. Ah ! quelle séduction est la vôtre, ô mon Jésus. Que de flèches légères vous avez dans votre carquois pour ainsi blesser tous les cœurs !*

« *Déjà le monde attend la grande résurrection de l'Église. Déjà, dans l'écroulement de cette fausse civilisation moderne, d'Est en Ouest, l'exubérance jeune d'un nouveau Moyen-Âge catholique se prépare, aux portes des Indes, dans les masses russes et chinoises. Le continent noir tressaille et l'Amérique entière s'apprête à louer le Christ-Roi, d'une même voix en une seule langue. Le monde abandonné a faim de Vous. Oh ! non, je ne suis pas inquiet pour Vous, divin Crucifié, Ressuscité du Troisième Jour. Je suis si peu inquiet que j'envisage et je prépare déjà mon esprit, mon cœur et mes bras pour la fête messianique, demain ! Les veilles de fêtes sont laborieuses et pénitentes. Il faut se purifier pour revêtir à l'aurore les ornements sacrés et la robe nuptiale. Il faut pétrir le pain de la fête et tirer le vin le meilleur. Non, je ne rêve pas ni ne travaille pas pour rien quand je prépare, tirées de trésors enfouis, oubliés, des œuvres nouvelles pour le rassasiement des néophytes de demain... »*

L'année suivante, en octobre 1974, notre Père annonçait : « *Pour une nouvelle Chrétienté, sous le signe de Fatima* ». Publiée dans la CRC n° 87, cette conférence comprend deux parties :

« *Ce qui doit mourir* », ce qui est pourri, en haine à Dieu, voué au châtement, à savoir la démocratie libérale ou totalitaire, pouvoir temporel séparé de Dieu, inspiré et soutenu par Satan, ainsi que la religion de l'homme, utopie d'une Église fascinée par le Tentateur, la Démocratie et son acolyte religieux, le Masdu, ces deux pouvoirs, spirituel et temporel, étant figurés par les deux Bêtes de l'Apocalypse, suscitées par le Dragon et que combat le Cavalier blanc, « *parti en vainqueur et pour vaincre* » (Ap 6,2).

Seconde partie, « *ce qui vivra* », étant encore sain et saint, viable et protégé, béni de Dieu, appelé

à survivre, c'est la religion de Dieu, la civilisation chrétienne, la foi en Dieu et la proclamation de son règne sur toute chair, la foi au Christ et la reconnaissance de sa Royauté publique et privée. « *Partout où il y a un homme et une femme qui s'aiment il y a résurgence de la famille réelle, partout où il y a une usine, une exploitation rurale, une barque de pêche, il y a l'espoir d'une communauté professionnelle que fonde et noue un intérêt commun, partout où existe une nation subsiste un ordre politique viable, et partout où se rassemblent des chrétiens l'Église catholique survit ou peut revivre.* » (CRC n° 87, p. 8)

Un grand travail missionnaire, colonisateur, civilisateur attend demain nos peuples catholiques, en suite d'une très nécessaire contre-réforme et contre-révolution. « *Et puis, à travers les guerres, les famines, les persécutions, les grands ébranlements de ces temps apocalyptiques, reconstruire cette Chrétienté ancienne et la changer en une Nouvelle Chrétienté, si belle, si vraie et si sage, si puissante enfin qu'elle conquière le monde. Car, la force de l'Église c'est l'Amour ! Par ce glaive elle chassera le démon de la terre, le pied virginal de Marie lui écrasera la tête, et tous chanteront l'Amour Miséricordieux du Christ-Roi !* » (p. 11)

Cette nouvelle Chrétienté "mariale", déjà restaurée au Portugal après 1917, comme un signe donné aux nations chrétiennes par Notre-Dame du Rosaire, « *terrible comme une armée rangée en bataille, douce comme l'aurore d'un printemps éternel* », avait fait échec aux plans de la franc-maçonnerie antichrétienne. C'était, de la part de notre Père, un bel acte de foi de rappeler cela publiquement, car à Lisbonne, six mois auparavant, le président Caetano, successeur de Salazar, avait été renversé par une junte militaire rebelle. Si l'ennemi campait désormais en Terre de Sainte-Marie, c'est en France et là seulement, en raison de notre tradition séculaire, que pouvait s'élaborer la doctrine d'un nationalisme intégralement catholique.

LA DOCTRINE DU NATIONALISME CATHOLIQUE

« *Je ne peux plus écrire, tant j'ai le cœur serré. Le Viet-Nam, le Portugal, deux pays de Chrétienté que dévore vivants le Communisme, c'est trop affreux. Ce sont deux pans du monde civilisé, du monde libre, de l'Église qui s'effondrent... et chez nous tout est complice. La lecture de LA CROIX écœure. J'ai envie de me taire et de pleurer. Mais non ! Le combat continue. Plus que jamais, la CRC doit à tout prix "savoir pour prévoir afin de pourvoir"... et demeurer dans la communion des martyrs* », écrivait l'abbé de Nantes dans l'éditorial de la CRC n° 91, d'avril 1975.

Cette doctrine, il l'exposa magistralement lors de la grande réunion à la Mutualité de Paris, le 22 novembre suivant, comme un appel lancé conjointement

tement aux “nationaux” et aux “catholiques” : « *Il s'agit pour tous d'admettre l'existence d'une droite catholique dans le combat national et de reconnaître le service incomparable et nécessaire que rendra demain au pays un nationalisme catholique éclairé, ardent, massif, immense force latente dans les couches profondes du peuple français. La Nation, l'Église sont le mur et l'avant-mur de la civilisation. Elles doivent se défendre ensemble, où elles périront du même coup.* » (CRC n° 98, p. 1)

Et c'est au cours de cette mémorable réunion publique qu'il rappela les luttes de nos Pères, pour exhorter nos amis à ne pas en avoir honte ou chercher “ailleurs” des exemples à suivre (*ci-dessous*).

En 1976, nouvelle réunion, nouveau rendez-vous du nationalisme catholique, sur le thème : “*AUTHENTICITÉ FRANÇAISE*”. « *Il s'agit de comprendre d'abord tout ce qui se passe dans le monde à la lumière*

« Je ne rougis pas des Vendéens face à l'horreur des colonnes infernales. Je ne rougis pas des émigrés mais des Constituants et des Conventionnels, stupides et sanguinaires. Je ne rougis pas de la Droite légitimiste et sociale, mais bien plutôt de la bourgeoisie voltairienne et libérale, qui pressurait la classe ouvrière sans pitié ni honte. Je suis fier de l'Armée et du clergé qui combattirent le parti dreyfusard, machine de guerre judéo-maçonnique montée pour la ruine de la France. J'applaudis les Camelots du roi s'opposant aux Inventaires, imposant à la République le culte national de Jeanne d'Arc. J'admire immensément les soldats paysans de 1914-1918, la plus héroïque des guerres, et je regrette leur défaite électorale de 1924. Je méprise le Cartel des Gauches de Herriot et le Front Populaire de Blum, les grands responsables de la défaite de 1940. Je remercie Franco, la Phalange, les carlistes pour leur Croisade libératrice. J'estime et j'aime le maréchal Pétain et sa Révolution nationale, magnifique sursaut, essor de la jeunesse française. Je hais l'Épuration sanglante de 1944, et tous ses complices. Je suis fier de nos paras et de nos légionnaires, combattants de la Chrétienté dans les rizières et les djebels, soldats de l'Empire français, poignardés dans le dos par nos intellectuels et nos curés de gauche, jusques et y compris les plus purs de l'OAS, dernier carré de la fidélité nationale... »

« Ceux qui n'y étaient pas doivent savoir qu'à chaque verset de cette litanie sacrée, d'immenses applaudissements saluèrent les héros et les justes que j'évoquais, hachant mon discours. » (CRC n° 100, décembre 1975, p. 9)

de notre Christ bien-aimé, qui est Roi des rois et Seigneur des seigneurs et qui régnera, nous en avons la ferme conviction puisée dans les Saintes Écritures depuis Isaïe jusqu'à l'Apocalypse, sur tous les peuples de l'univers, d'un pôle à l'autre, parce qu'il est le plus fort. De vous dire cela, j'ai le cœur bondissant. Et vous, de l'entendre dire, de l'applaudir de toute l'ardeur de votre foi, de votre espérance ferme et de votre charité pour vos frères, dans un monde suicidaire, vous retrouvez ensemble le sens de notre existence, de notre vocation de chrétiens qui est d'aider, de participer au salut de l'humanité et non d'assister; muets d'horreur et impuissants, à sa chute... » (CRC n° 111, novembre 1976, p. 1)

Pour condenser cette doctrine de vérité et de salut, notre Père présentait “*les cent cinquante points de l'authenticité française*”, première version des 150 POINTS qu'il plaçait sous le patronage du Père Charles de Foucauld, « *dont le sang est une semence de nouvelles chrétientés* ». Ce saint est nôtre, car il sut allier le service et l'amour passionné de Jésus au dévouement pour la France, dans une claire et ardente vision de toutes les exigences du salut commun :

« *Ce que l'Ermite du Hoggar nous a légué en sorte de testament spirituel et temporel, c'est l'amour retrouvé du vieil ordre séculaire avec lequel il nous faut renouer par-delà les aberrations du monde moderne et ses principes révolutionnaires. Non seulement pour notre sécurité, notre paix, notre bonheur, mais pour étendre cet incomparable bienfait à nos frères, musulmans et païens de nos colonies, et jusqu'aux plus déshérités et des abandonnés des infidèles. Que si nous renions notre propre héritage, comment pourrions-nous apporter le Christ au monde ? Telle est la gageure où s'est follement jetée l'Église en notre temps, mais sans autre résultat que la ruine de l'ordre politique séculaire français, porteur de civilisation humaine universelle, entraînant bientôt sa propre ruine. “Jamais arrière !” Foucauld nous appelle au combat, mais sa nouvelle vocation de “frère universel” nous en donne le sens et la mesure : c'est un combat chrétien, une Croisade pour que tous les peuples entrent dans le bienheureux héritage de l'Amour de Jésus.* » (CRC n° 112, décembre 1976, p. 22)

Enfin, en 1977, l'abbé de Nantes n'hésita pas à confronter cette doctrine traditionnelle, catholique et nationale, à l'émergence d'un nouveau courant non conformiste et agressif, celui des “Nouveaux Philosophes”, enfants de Mai 68 mais aussi de la révélation faite en 1974 par Soljenitsyne de l'horreur des goulags soviétiques. André Glucksmann dans les “*Les Maîtres penseurs*”, Bernard-Henri Lévy, dans “*La barbarie à visage humain*”, parus l'un et l'autre en 1977, manifestaient une telle volonté de

s'affranchir de l'oppression intellectuelle des idéologies en vogue, le «Savoir du Pouvoir», comme ils disaient, en même temps qu'une telle nostalgie de la Chrétienté sacrale, eh oui ! que notre Père saisit la balle au bond et voulut leur tendre la main. D'où le thème de la grande réunion de novembre à la Mutualité : *“GOULAG OU CHRÉTIENTÉ. Réponse aux nouveaux philosophes”*, dont il fit un numéro spécial, à relire aujourd'hui ! et qu'il concluait par ses mots : *«Il n'est de salut en face du Goulag que dans la réconciliation de tous, comme jadis, en douce France, pays de Chrétienté.»* (CRC n° 124, décembre 1977, p. 24)

Oui, mais à condition que l'Église ne prêche pas un *«autre Évangile»* (Gal 1,6) !

LES DROITS DE L'HOMME, ANTICHRÉTIENTÉ

Jean-Paul II, élu le 16 octobre 1978, se présenta d'emblée comme le successeur et le disciple de Paul VI, se faisant fort de répandre son *“nouvel humanisme”* et de réconcilier l'Église avec le monde moderne athée, sur la base d'une défense commune des Droits de l'homme. *«Le chemin de l'Église, c'est l'homme»*, disait-il. Et *«le respect de ses droits inaliénables est la base de tout»*.

Conséquences pratiques : dans tous ses voyages, le Pape des Droits de l'Homme réveilla l'esprit de résistance et de libération, dans son pays natal la Pologne puis dans le monde entier. Tout combat libérateur, toute subversion lui étaient fraternels. C'est ainsi que, de conserve avec les organisations maçonniques internationales, le Pape prit la défense de *“l'Homme”* contre les dictatures de sécurité nationale, contre les régimes antidémocratiques, antiparlementaires et donc anticommunistes, tels le président Marcos aux Philippines ou le général Pinochet au Chili.

Notre Père a montré en maintes occasions, mais peut-être jamais d'une manière plus claire, plus incisive que dans les CRC n° 137 et n° 141 (janvier et avril 1979), à quel point cette prétendue défense de l'Homme était une *«mascarade pour un massacre»*, un principe vicieux, un reniement de la foi et de la morale chrétiennes, et que la Déclaration des Droits de l'homme de 1948, dont on fêtait le trentième anniversaire, est *«l'anti-Chrétienté par excellence»*.

«Tous nos crimes, depuis 1789, tous nos mensonges, toutes nos perfidies, nous les avons voulu commettre et, loin de nous en repentir, nous les revendiquons hautement, au nom des droits de l'homme.» Le droit à la Liberté religieuse, proclamé au Concile, est le plus corrosif de ces droits, *«un crime politique»* avant d'être *«un attentat contre la vraie religion»*.

En revanche, le SYLLABUS est la Charte du *“bien vivre”* en Chrétienté, charte d'amour de Dieu et du

prochain, dans la confiance et la soumission à la Volonté de Dieu et de ses représentants, permettant à chacun de progresser en toutes sortes de vertus humaines, de repousser les barbares et d'attirer les peuples par la supériorité de nos institutions et de notre foi. Contre lui se concentre toute la haine intellectuelle de notre génération perverse, mais *«c'est le secret, sûr et certain, vérifié par les siècles, inébranlé par la critique, garanti par Dieu et par son infallible Église, de la bonne vie sur terre, dans la justice et dans la paix, en vue de l'obtention du salut éternel»*.

Au contraire, la Déclaration des Droits de l'homme est, dans ses principes comme dans son application, un masque de la haine de Dieu et du prochain, sans charité, d'un égoïsme illimité, inhumain, incapable d'instaurer un ordre, une paix sociale, un droit civil juste et pacifique : *«Les Droits de l'homme excluent quelque autorité ou droit de qui que ce soit sur l'homme, l'individu humain. Ce ne sont que des droits de l'individu CONTRE tout être qui pourrait ou voudrait les menacer, les limiter, les suspendre. Dès lors, par le jeu automatique de cette Charte des Nations unies, l'homme revendique tout pour lui CONTRE Dieu, CONTRE les autorités qui prétendent le gouverner, CONTRE les communautés dont il est membre, CONTRE les autres hommes, tous ces autres qui le gênent, qui lui portent ombrage “injustement”. Ainsi toutes les relations d'origine, d'autorité, de service sont désacralisées, démythifiées, prétendues oppressives et aliénantes, dissoutes. Il ne subsistera à ce nouveau 14 Juillet, à cette Nuit du 4 Août, que des relations de coalition, horizontales, CONTRE les autorités à abattre, celles de l'État aujourd'hui, oui ! et tout pareillement celles de l'Église demain.»* (CRC n° 137, janvier 1979, p. 12)

Notre Père rappelait que René-Samuel Cassin fut l'instigateur et le rédacteur de la fameuse Déclaration : *«Cet obscur prof' de droit saisit la chance de sa vie en suivant le général de Gaulle à Londres en 1940. Devenu le conseiller juridique du général félon, il décréta que le gouvernement du maréchal Pétain était illégal, en déduisit que ses actes, lois et décisions n'avaient aucune valeur légale, que les ministres, fonctionnaires, diplomates, cadres de l'armée qui les appliquaient étaient tous coupables d'intelligences avec l'ennemi, de crime de haute trahison. Postulat qui servit de base à l'épuration qui suivit la libération. C'est ainsi que l'auteur du “plus beau texte écrit de main d'homme pour la défense de l'homme” (dixit Etchegaray) est, par hommes de main interposés, tueurs partisans ou juges rouges, le responsable en droit des deux cent mille assassinats légaux de ladite Libération. Accessoirement, ce monsieur était aussi l'un des propriétaires et vieux rédacteurs d'ICI-PARIS, journal porno où il ne dédaignait pas d'écrire... Il y a, entre cette ignoble vie et “l'un des plus beaux*

textes écrits de main d'homme", une connivence, une suite logique, d'une logique maçonnique... C'est ainsi que l'ONU, garante des droits de l'homme, prépare à grands frais, en tous les points chauds du monde, le plus grand massacre de l'histoire, toutes forces, toutes autorités tutélaires ayant été follement contestées, affaiblies, détruites.» (ibid., p. 14)

UNE SAGESSE POLITIQUE TOTALE

Pour contrer les effets néfastes de pareille idéologie, machine de guerre contre toute autorité politique et religieuse créatrice d'ordre, et de la morale solipiste qui en découle, pour sortir aussi du dilemme primaire dans lequel s'est enfoncée la "science politique" actuelle : démocratie ou dictature ? il était urgent d'opposer une science et une sagesse politique "totales". Ce que fit notre Père d'abord en rédigeant les 150 POINTS de la Phalange, qui est peut-être le plus beau service de la Chrétienté qu'il ait rendu : « *Je suis catholique. Je suis royaliste. Bientôt, le communisme ayant officiellement changé de nom et de masque, sans pour autant cesser de ravager la terre, je pourrai déployer mon drapeau rouge, orné du seul cœur d'or surmonté de sa croix et me proclamer tranquillement communiste ! Ces trois honneurs, ces trois bonheurs n'en faisant qu'un.* » Démonstration qu'il poursuivit dans ses cours de Politique totale, à la mutualité, en 1983-1984, dans la ligne du SYLLABUS et du maurrassisme initiateur. « *C'est servir qui est le premier dans les cœurs* », disait Maurras. Certes, dans les cœurs bien nés et bien éduqués, mais pour les autres ?

Sa métaphysique relationnelle apporte à cette question cruciale ses lumières décisives, aux antipodes du substantialisme aristotélécien et de son dernier avatar, le personnalisme de Karol Wojtyła, où l'individu est roi, dieu même ! s'autocréant, s'autoaccomplissant et, seulement par accident de naissance ou malencontre, citoyen d'une nation, membre d'un corps social toujours oppressif, gênant sa liberté et offusquant sa gloire. Cette nouvelle métaphysique, qui constitue un génial approfondissement du thomisme (cf. l'article de frère Guy de la Miséricorde, dans *Il est ressuscité* n° 203, novembre 2019), définit la personne par ses relations, à commencer par sa naissance et par sa création antérieure, et elle lui connaît pour idéal, vocation, devoir et même "volupté", de s'accomplir dans la connaissance, l'amour et le service des autres, proches ou moins proches, jusqu'aux limites de la famille humaine et à Dieu. Quoi de plus rassasiant ! Et surtout quel remède aux maux du temps présent !

À l'échelle de la nation, cela engendre une alliance durable entre le chef légitime et le corps social dont il est la tête : « *Le jour où le chef cesse de considérer son peuple comme sa chose, son bien propre, sa proie à lui, à sa famille et à ses favoris... Ce jour même, le*

peuple cesse de se sentir dominé, livré à l'arbitraire, comme un objet de jouissance ou d'échange. Alors l'un et l'autre, le Roi et le royaume venant à la rencontre l'un de l'autre, font alliance et amour ; ils se donnent, lui comme chef et seigneur, à elle comme épouse fidèle et corps. Ce jour-là le mysticisme politique est né dans une nation accomplie. » (CRC n° 195, p. 10)

C'est ici que notre Père enrichit la doctrine du nationalisme catholique héritée de ses Pères, « *en inventoriant tous les trésors qui ont embelli, transfiguré la réalité politique dans l'esprit et le cœur de nos Français aux plus beaux temps de leur histoire, si nous voulons la sauver de l'absurde, de l'immonde désordre où la voici plongée* ». Cet inventaire émaille son propre "Discours sur la France", prononcé à Paris cette même année 1983 et publié dans la CRC n° 198, de mars 1984, dont ses cours d'Histoire volontaire de sainte et douce France seront entre 1988 et 1996 le développement.

Comment donc contrebattre, anéantir les nuées sanglantes de Démocratie, Droits de l'Homme, Liberté des peuples, et préparer la restauration de la Chrétienté universelle de nos espérances ? « *En revenant aux dogmes de notre foi catholique qui règlent aussi notre vie politique, et en exaltant le mysticisme politique de notre monarchie très chrétienne, ce "nationalisme sacré" où tout ce qui est de notre nature et de notre civilisation est pénétré de vertu chrétienne et rayonne de la divine Beauté.* » Comprendre le désordre du monde et crier son espérance serait cependant bien peu si on ne pouvait en certaines occasions s'engager, « *prendre parti hardiment* » disait le Maréchal. Plusieurs fois, notre Père jugea de son devoir et de la vocation de la Phalange de descendre dans l'arène.

DANS L'ARÈNE POLITIQUE

En 1985, pour garder la Phalange des pièges tendus à la droite française, autour du « *problème de l'immigration* », il accordait un entretien à la Lettre de la Communion phalangiste, pour expliquer avec une sagesse consommée qu'il s'agit d'une « *affaire d'État* » au plus loin de tout racisme (publié dans la CRC n° 243, mai 1988).

En ce même mois de mai 1988, au terme de deux années de gouvernement de droite, dirigé par M. Jacques Chirac, l'enjeu des élections présidentielles était considérable : soit le retour à droite se confirmait, soit il était inversé. Dans son angoisse pour le salut et la survie de la France, – et de la Nouvelle-Calédonie, pour qu'elle demeure française ! – « *dans l'aventure démocratique où elle se trouve jetée une fois encore, exposée au caprice d'un peuple prétendument souverain, esclave en réalité de pouvoirs occultes conjurés à sa perte* », l'abbé de Nantes préconisa le vote Chirac, à l'encontre de "la politique

du pire”, prônée par Jean-Marie Le Pen, à savoir le vote Mitterrand ou le vote blanc.

« *Si nous ne sommes pas adonnés par vocation à la vie recluse en Dieu, écrivait-il le 13 avril, et si notre service du Roi ne s'oppose pas absolument à toute participation aux élections, nous devons, nous semble-t-il, en ce péril extrême, pour notre infime part voter utilement, et si nous avons quelque autorité ou influence spirituelle, par lesquelles l'impie et l'absurde système démocratique peut être corrigé et amendé, user de tout notre pouvoir pour aider la multitude à faire le choix le meilleur, ou le moins mauvais, pour la survie immédiate et le redressement à venir de la Nation sainte, notre patrie, la France.* » (CRC n° 242, avril 1988, p. 1)

Plus que la défaite de Chirac, causée par la trahison de Le Pen, ces élections d'avril-mai 1988 marquèrent la défaite de ceux qui ne s'occupaient que de la France, de son bien commun, immédiat et lointain, par loyalisme nationaliste. « *Profitions de la leçon en vue d'un meilleur service de la France, écrivait notre Père sans se décourager, si l'occasion s'en présente, ainsi ou autrement. Qu'il soit bien entendu que nous ne sommes pas des politiciens, que nous ne sommes achetés par personne, ni les fêaux de personne. Nous abhorrons la démocratie, plus que jamais ! son impiété, son absurdité manifestes, et nous aspirons à la délivrance céleste de la France, du joug judéo-maçonnique qui la tient captive par ce régime de mal et de mort, pour la voir rendue à son divin Roi et à sa douce Reine, Jésus et Marie, dont elle est la terre de prédilection.* » (Lettre à la Phalange n° 20)

La même pensée l'habitait en janvier 1991, lorsqu'il invita les phalangistes, qualifiés de “nationaux catholiques” dans la presse, à soutenir l'effort de notre armée engagée (follement) dans la Guerre du Golfe. « *Toutes craintes et hésitations basculèrent dans l'oubli, du jour où la guerre fut engagée. Impossible d'imaginer de critiquer, de désertier, de trahir... Comme Français, nous nous savions obligés en conscience d'obéir au pouvoir établi, car “toute autorité vient de Dieu”. Comme catholiques, notre charité nous faisait voler à l'aide de nos soldats, connus et inconnus, par la prière, par la pénitence, par l'effort de propagande patriotique et d'union nationale en vue d'un engagement commun, plein d'ardeur et soutenu, derrière eux, avec eux.* » (CRC n° 270, janvier 1991) Cette chronique de la Troisième Guerre mondiale vaut d'être relue aujourd'hui. Notre Père y parle en sage et en prophète.

L'occasion se représenta en 1992, lors du referendum sur le traité de Maastricht, qui bradait la souveraineté française. L'abbé de Nantes n'hésita pas à braver les foudres républicaines en titrant le numéro spécial de juin-juillet de la Contre-Réforme qui était consacré à son analyse : « *Le traité de Maastricht, Sedan*

diplomatique : Mitterrand après de Gaulle en Haute Cour ! » et en invitant nos phalangistes à un “non” franc : « *Que votre non soit non ! une nouvelle fois comme il a dû, ou aurait dû être, le 18 juin 1940 à l'appel sinistre du Rebelle, du félon Charles de Gaulle, restaurateur de la République contre la France, et depuis à toutes les trahisons, répressions, subversions, guerres civiles, décolonisations, déchristianisations de la France catholique mise à l'encan. Comme aussi a dû, ou aurait dû être votre non à l'appel des Papes et du Concile à la Réforme de l'Église, à sa républicanisation, à sa laïcisation et à la cascade d'hérésies, de schismes et de scandales qui s'en sont suivis. Seul est parfaitement intègre et saint, ce non décidé à toute révolution et le oui au Christ vrai Seigneur et Sauveur de l'Église, vrai Roi de France aussi et de toutes nos patries et frairies bien-aimées.* » (LETTRE À LA PHALANGE n° 39, 6 juillet 1992)

Malgré le matraquage du “pays légal” soutenu par les médias aux ordres, malgré la victoire à l'arrachée de l'Anti-France, le “non” du pays réel n'avait cessé de progresser, ce qui faisait écrire à notre Père : « *Pour la première fois, nous sentions que tout ce que nous disions et voulions était l'expression d'un nationalisme catholique français que l'opinion du pays réel est disposée à faire sien. Nous ne sommes plus CONTRE tous, obstinés mais incompris. Nous sommes AVEC la France qui ne veut pas mourir et les Français déjà durement atteints par la gabegie républicaine, ou menacés pour le proche avenir de rejoindre la masse grossissant de jour en jour des chômeurs, des retraités, des nouveaux pauvres, des oubliés de la République et des victimes de l'Europe... Nous sommes heureux de marcher avec notre peuple français, et catholique, réveillé de sa torpeur, inquiet de son avenir. Nous travaillons pour lui, non pour nous. Nos solutions et nos vœux, nos prières aussi, sont pour son salut, son redressement économique et monétaire, mais oui ! et plus généreusement pour son relèvement physique et moral, pour sa renaissance spirituelle, son retour ardent au Christ qui est vrai Roi de France, à la Vierge Marie, sa bonne Mère et sa Reine.* » (LETTRE À LA PHALANGE n° 41, 17 novembre 1992)

Pour garant et modèle de cet engagement temporel, qualifié de temporalisme par ses adversaires, l'abbé de Nantes pouvait invoquer l'éminente figure de Mgr Freppel, le courageux évêque d'Angers qui n'hésita pas à « entrer en politique » au nom de la Religion, pour la défense des intérêts de l'Église menacés par les vrais républicains, en se faisant élire député du Finistère catholique et en siégeant à la Chambre dix années durant. Notre frère Pascal a commencé à raconter cette lutte inexpiable dans le tome III de sa biographie, sous le titre : « *Dieu ne nous demande pas de vaincre mais de combattre.* » (1880-1886)

LE PROJET D'UN « MOUVEMENT FREPPEL »

Notre Père voulut même s'effacer devant le maître de la Contre-Révolution catholique au dix-neuvième siècle, en lançant l'idée d'un "Mouvement Freppel" : *« Si jamais, disait-il, doit paraître en France, parmi le peuple catholique, une "Croisade de Chrétienté" qui veuille aboutir à la restauration de l'ordre catholique, royal, communautaire millénaire, et vaincre la Révolution par la seule force de la grâce divine, de la foi et de la charité des âmes les plus généreuses, elle devra se mettre à l'école de Mgr Freppel, Alsacien fidèle à la France tout autant qu'à son Alsace natale, et docteur incomparable, maître ès sciences humaines et divines, génie politique autant qu'ecclésiastique. »* (CRC n° 318, décembre 1995, p. 15-19)

Il l'annonça à la grande mutualité du 12 novembre 1995, *« POUR LA FRANCE EN PÉRIL, UN CHEF CATHOLIQUE ! »* et... pour l'Algérie, qui était alors à feu et à sang, tiraillée entre FLN et FIS. *« Il faudra que nous allions jusqu'au bout de la débâcle pour comprendre que les institutions républicaines sont absolument incapables de nous sortir des trente et cent problèmes urgents qui nous prennent à la gorge... Il y aura certainement des catastrophes épouvantables et dans ces catastrophes, l'aide de Dieu, de la Sainte Vierge, des saints. »* Mais dès maintenant, il faut préparer le redressement, la résurrection de notre Patrie, et pour cela, constituer une sorte de *« bureau d'études et de conseil »*, non pour faire de la politique politicienne, électoraliste, mais pour juger de l'évolution des choses d'une manière concrète et réaliste, comme le pratiquait déjà "Amicus" cinquante ans auparavant, et Mgr Freppel en son temps.

D'abord préparer, par une ardente croisade eucharistique et mariale, le "pèlerinage Jean-Paul I^{er}" du 13 octobre 1996, pour au retour, nous enrôler dans cette deuxième Croisade : *« Renonçant à la politique des hommes, à tout orgueil, toute indiscipline, toute rébellion laïque, démocratique, anarchiste, nous entreprenons dans notre propos de pèlerinage à Fatima, en faisant nôtre la politique de Dieu, qui est catholicisme, monarchisme sacré, et fidélité à nos familles, à nos communautés, à nos traditions dans l'Amour qui surpasse toute connaissance et tout bien. »*

Notre Père analysa le jour de la fête de Jeanne d'Arc, 12 mai 1996, le détournement que fit en son temps le Maître de l'Action française de la grande tradition des Blancs du Midi, qui unissaient, comme les Vendéens, leur religion, leur fidélité dynastique et leur dévouement social. Frère Bruno l'a montré dans son dernier article : la haine de Jésus-Christ, enfouie dans le cœur de Charles Maurras, a conduit l'Action française à une politique naturaliste, païenne (*LE SECRET DE MAURRAS, Il est*

ressuscité n° 209, p. 3-11). Cette œuvre ne pouvait aboutir, car Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : *« Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »*

Et notre Père d'évoquer la sainte de la Patrie : *« C'est la leçon saisissante de la vraie Jeanne d'Arc qui m'a donné le courage de rompre une fidélité de toujours avec la pensée de Maurras, "agnostique", et avec un combat d'Action française d'où la foi en Jésus-Christ était exclue au prétexte d'un nécessaire "compromis nationaliste" et d'un "Politique d'abord" qu'aura abominé Jeanne d'Arc jusque dans la pensée des conseillers du roi et de Charles VII lui-même. Tout cela reste à mettre en œuvre sous la bannière de "JÉSUS-MARIE", Roi et Reine de France. »* (CRC n° 322, p. 4) Mais alors, pourquoi un "Mouvement Freppel" ? Parce que l'évêque d'Angers dénonçait déjà *« l'erreur capitale de notre temps : la séparation de l'ordre religieux d'avec l'ordre civil, politique et social. Si l'indifférentisme religieux est un crime, l'indifférentisme politique est une faute et un non-sens. »*

En 1997, après son exil, notre Père est revenu sur cette œuvre à entreprendre, un jour, quand Dieu voudra : *« Puisque la Sainte Vierge nous a fait savoir à Fatima que ce n'était pas la fin du monde, il nous faut cesser de pleurer et de nous lamenter sur les crimes du monde pour comprendre dans toutes ses dimensions la catastrophe dont nous sommes les témoins, pour l'interpréter à la lumière de notre foi, dans l'espérance que nous recevons de Notre-Dame, et ainsi reconstituer un système du monde traditionnel capable de restructurer notre société humaine actuelle, avec l'aide de Dieu. »*

« Ce n'est pas absolument impossible, à condition de prendre le contre-pied de deux principes absurdes et impies : à savoir, de tourner le dos à la mondialisation donnée comme la base de toute résolution des problèmes humains actuels ; et de fermer notre religion catholique à tous les appels et aspirations des autres groupes humains, de leurs cultures, valeurs et religions. C'est la folie d'apostasie et d'idolâtrie qui doit être dénoncée et expulsée de nos communautés encore subsistantes, afin de retrouver à leur échelle et dans leur autonomie politique et religieuse restaurée, les lois divines et humaines millénaires qui leur permettent de vivre dans la foi catholique et dans l'ordre politique de notre civilisation retrouvée. »

« À l'échelle de nos familles, à celle de notre Phalange, en espérance à l'échelle plus vaste et encore défendable, de notre France, et de nos restes de Chrétienté... dans le désintéret et le rejet des structures mondiales et antichrists qui étouffent le monde. Tel sera le grand œuvre d'un ordre temporel à mettre en chantier à mesure que la Sainte Vierge redonnera au monde, sous l'égide de son Cœur Immaculé, un temps

de paix, et à l'Église un Magistère capable de soutenir pareille Contre-Révolution de toutes les forces de sa doctrine et de ses sacrements. Que voilà de grandes choses, à préparer bien petitement et modestement, au Nom du Seigneur Jésus et de sa Sainte Mère, sans autre appui que surnaturel, et sans jamais rire de la petitesse des moyens humains, quand on espère en la puissance des secours divins promis.» (août 1997)

On ne fait rien de bon, surtout en France, sans la foi catholique, ni sans tenir compte des dispositions de l'Église, et quand l'Église est démocratique, œcuménique et mondialiste, il n'y a plus qu'à prier pour que le Pape se convertisse. Là est la question capitale, que notre Père élucida en 1999, «*l'année sainte du Sacré-Cœur*».

LA LEÇON DE PORTO ET DE FATIMA

Pour le centenaire de la consécration du monde au Sacré-Cœur, il voulut se rendre avec les communautés en «Terre de Sainte-Marie». Ce fut une visite de grâce «*aux deux Maries, messagères et victimes, humbles servantes des divins Cœurs de Jésus et de Marie*», mère Marie du Divin Cœur à Porto et sœur Lucie du Cœur Immaculé de Marie à Coïmbre.

«Ici et là, deux vierges très pures et sanctifiées à l'extrême sont à vénérer; la première a fini de vivre son Calvaire, et son message est bien parvenu au pape Léon XIII, et pourtant les promesses divines n'ont pas répondu aux supplications de la sainte et, comme nous le verrons, par un obstacle tout infernal. Il n'y a qu'à y aller pour voir que cette consécration est mort-née, pour le plus grand déplaisir du Sacré-Cœur, malgré saint Pie X. Quant à la seconde de ces vierges, sœur Marie-Lucie du Cœur Immaculé, si elle achève sa course nonagénaire sur cette terre d'exil, à Coïmbre, c'est pour témoigner jusqu'au bout de la vérité de son message qui, lui, n'a été honoré que des lèvres et sans observation ni considération des Volontés divines, exprimées maintes fois tant par Jésus lui-même que par sa Mère!» (8 décembre 1998)

Ce sont deux maux étranges, la «*léontreizine*» pour le premier des messages du Ciel, le «*culte de l'homme*» pour le second, qui font obstacle aux desseins de miséricorde des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie sur notre monde, empêchant la restauration de la Chrétienté voulue par le Ciel, provoquant le déchaînement des forces de Satan. Notre Père s'attela, en préparant notre pèlerinage, à faire toute la vérité sur ces deux vies qui contiennent de grands secrets, tour à tour lumineux et douloureux. Et voici sa conclusion :

«Pressé de renouer le fil d'or et d'argent de l'Orthodromie catholique, celle qui aboutit aux promesses inconditionnelles de Notre-Seigneur à Porto, en 1899, et à celles de l'Immaculée Vierge Marie à Fatima, en

1917, je veux, rompant avec toute prudence mondaine, vous démontrer qu'entre le Christ et son Vicaire sur terre, il existe un «bras de fer», une épreuve de force, oui! sur le «défi» déjà ancien que voici : le Pape, il y a cent ans, s'est réservé en souverain absolu le domaine de sa politique et le jeu passionnant, enivrant, de sa diplomatie personnelle, et depuis, il en refuse la propriété et la conduite à Jésus-Christ et à sa Sainte Mère, faisant ainsi obstacle aux desseins de grâce et de miséricorde qu'en leur Très Unique Cœur aimant et compatissant, ceux-ci ont conçu sur l'ordre de leur Père Céleste, à la louange de sa Gloire et pour la conversion des pauvres pécheurs.

«Il faudra bien enfin que l'un des deux partis l'emporte, car tant d'âmes se perdent dans l'intervalle, par suite de cette infidélité monstrueuse, et bien fol est Celui qui croit toucher au but en cette fin de siècle et fin de sa propre vie, dont nous savons que l'Heure approche. Serait-ce lui, serait-ce plutôt son successeur qu'en une vision prophétique, la petite Jacinthe a vu, insulté et persécuté, «agenouillé devant une table, la tête dans les mains, et pleurant»? » (CRC n° 356, mai 1999, p. 5)

Nous en sommes encore là aujourd'hui : à quand les larmes du Pape, pour la conversion du monde, le salut des âmes et la restauration de la Chrétienté ?

Petit fait significatif : le jour même où nous étions à Fatima, nous préparant à la veillée qui commémorait l'apparition du 13 juin 1917, un raid de parachutistes russes investissait l'aérodrome de Pristina au Kosovo, prenant de vitesse les forces de l'OTAN, «*avec un sens diplomatique magnifique, écrira notre Père, comme des vengeurs de l'opprimé [serbe], sauveurs des faibles, vainqueurs pacifiques devenus maître du champ de bataille pour suspendre les projets criminels des âmes perfides [américains]*». Après dix ans de gabegie et de décomposition, c'était le premier acte de redressement de la Russie, devenant le seul rempart de l'Occident chrétien contre l'islam. Prodigeux renversement des alliances ! Le 9 août 1999, Vladimir Poutine accédait au poste de Premier ministre et, l'année suivante, en mars 2000, il était élu président de la Fédération de Russie. On sait la suite. L'abbé de Nantes avait prévenu, dès 1982, que la Russie donnerait la première le signal de la contre-révolution : «*La Russie convertie évangélisera le monde.*» (CRC n° 114, décembre 1982)

Notre Père a donc mené son combat jusqu'à la fin, en bon et fidèle serviteur qu'à son retour le Maître a trouvé veillant sur la dentelle du rempart de la Cité Sainte. Docteur mystique de la foi catholique, il sera reconnu demain comme un authentique Défenseur de la Chrétienté et ses leçons données en exemple.

(père Thomas de Notre-Dame du Perpétuel Secours.

VIII. VATICAN II : PROGRESSISME, MODERNISME, GNOSE.

**DES LETTRES À MES AMIS À L'AUTODAFÉ :
LA PROGRESSION DE LA DÉNONCIATION DE NOTRE PÈRE.**

À l'été 1989, notre Père annonce pour thème de sa prochaine conférence à la Mutualité : « *La plus grave affaire de ma vie.* » Et il explique : « *L'affaire est d'autant plus grave que, connue de tous, personne ne devine de quoi il s'agit.* » Eh bien, voici : « *Ma vie est remplie du drame effrayant de mon insurrection, depuis quarante-cinq ans, contre mes maîtres. Et depuis vingt-cinq ans, contre le plus formidable des conciles, et depuis vingt ans, publiquement contre les papes Paul VI et Jean-Paul II que j'accuse d'hérésie, de schisme et de scandale. Entouré d'une poignée de frères et de sœurs, et d'une petite phalange de disciples et d'amis. C'est un fait unique en deux mille ans d'Église. C'est bien la plus grave affaire de ma vie...* »

Nous allons retracer ce combat de notre Père contre le "Nouvel Esprit" à l'œuvre dans l'Église, avant, pendant et après le concile Vatican II sous l'angle de sa critique des ACTES du Concile qui en sont l'incarnation et dans lesquels il a identifié l'infiltration de trois hérésies – le progressisme, le modernisme et la gnose – qui ont bouleversé notre sainte religion. À la suite du jeune abbé de Nantes des *LETTRES À MES AMIS* nous observerons d'abord

la montée du progressisme antichrist à l'œuvre dans l'Église à la veille du Concile. Puis avec l'abbé de Nantes de la Ligue de *CONTRE-RÉFORME*, nous étudierons comment ce Concile moderniste a réformé l'Église et l'a réconciliée avec le progrès moderne. Enfin, nous suivrons le frère Georges de Jésus-Marie de *VATICAN II AUTODAFÉ*, dans sa confrontation avec la gnose conciliaire du début des années 1980 jusqu'au soir de sa vie, dans le combat décisif d'Hauterive.

Son œuvre critique, il faut le dire en préalable, reste unique. Personne ne s'est confronté aux textes du Concile avec autant d'intelligence, de science et même d'ouverture que notre Père. Il est le seul à l'avoir compris, tant dans son esprit que dans ses ACTES promulgués qui ont ruiné l'Église. Il est certainement le seul aussi à n'en avoir jamais été le complice, ni direct ni indirect, et à avoir combattu jusqu'au bout de sa vie le bon combat, nous entraînant à sa suite par-delà la mort. C'est bien la divine Providence qui a mis notre Père à part pour ce combat. Combat qui commence une certaine nuit de Noël 1943, en pleine guerre, dans la chapelle du séminaire d'Issy-les-Moulineaux.

LE PROGRESSISME, ANTICHRIST À L'ŒUVRE DANS L'ÉGLISE À LA VEILLE DU CONCILE

Cette nuit-là, notre Père, jeune séminariste, fut l'objet d'une grâce particulière qu'il raconte dans le tome II de ses *MÉMOIRES ET RÉCITS* : « *À cet instant où pourrait chavirer mon esprit, j'aime l'ordre comme un bien divin, parce que dans l'incommensurable absurdité des hommes, déchaînée par la guerre et la défaite, c'est lui, l'ordre, plus encore que la vertu et bien plus que l'intelligence, qui sauve ce qui peut être sauvé.* » C'est de cette nuit-là que date sa haine de la rébellion, sous toutes ses formes, et son amour de l'ordre, bien divin qu'il faut à tout prix préserver. Sans ordre, la société se dissout et les âmes se perdent. Cette nuit-là, le combat entre anarchie et ordre se situe entre la "Résistance" gaulliste et communiste et le pouvoir légitime du Maréchal Pétain, divine surprise accordée à la France, qui maintient le pays dans une paix fragile.

Cette grâce a commandé toute son existence et décidé de tout le combat qu'il aurait à mener contre

la Révolution à l'œuvre en France, dans le monde entier et particulièrement dans l'Église.

En effet, dès l'année suivante, le parti de la Résistance l'emporte et prend possession de tout le pays. Et à la rentrée de 1944, le drapeau rouge flotte sur un séminaire qui semble acquis tout entier aux idéaux de la Libération. Comme il l'écrira plus tard, « *la trahison des clercs date de 1944* ». Et dès ces années d'après-guerre, jeune prêtre et journaliste de talent, il n'hésite pas à dénoncer publiquement cette trahison. Installé comme curé de paroisse à Villemaur, il poursuit cette critique malgré les persécutions et commence en octobre 1959 une série de trente-deux *Lettres* à ses amis intitulée « *Le Mystère de l'Église et l'Antichrist* », parce que, écrit-il, « *au bout de dix ans de recherche, je vois maintenant le mal dans sa profondeur* ». Depuis 1944 en effet, il observe des changements alarmants dans la prédication, la liturgie, le catéchisme, l'activité

apostolique, les manières de sentir et de juger... C'est une passion de la nouveauté, mais toujours dans le sens de la gauche. Ceux qui font alors l'actualité de l'Église de France, ce sont les prêtres ouvriers, l'Action catholique marxisante, les prêtres complices des terroristes algériens.

En 1959, dans la première *LETTRE* de cette série, notre Père met un nom sur cette subversion à l'œuvre dans l'Église : c'est le PROGRESSISME, « *hérésie nouvelle plus grave que les pires des temps passés, qui ne cesse d'entraîner de nouvelles âmes faute d'avoir été l'objet d'une claire définition et de condamnations absolues* ». C'est ce travail qu'il va accomplir, prenant garde de bien distinguer le troupeau, foule de gens acquis au progressisme par désir d'être dans le mouvement, et les docteurs, « *petite élite ecclésiastique lucide, nourrie d'une mystique nouvelle* ». Ce sont eux qui sont les plus dangereux et que nous retrouverons en première ligne au Concile.

Pour expliquer simplement cette mystique nouvelle de l'après-guerre qui change la religion, notre Père a inventé la parabole des « *trois clous d'or* ». En effet, le christianisme a fixé le progrès de l'humanité en un grand drame comportant trois actes successifs.

Le premier acte, c'est le péché originel, la certitude de la chute originelle de l'humanité en Adam, devenue par sa faute l'esclave de Satan et malheureuse.

Le deuxième acte, c'est la Rédemption, certitude du rachat de l'humanité accompli sur la Croix par Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme comme nous.

Le troisième, c'est la certitude du Ciel rouvert à l'humanité rachetée par la grâce des sacrements de l'Église et du retour de Jésus à la fin des temps.

Tout le grand dessein de Dieu, tout le mouvement de notre foi est comme fixé et tenu bien haut, en plein surnaturel, par ces trois clous d'or : Péché d'Adam – Sacrifice du Calvaire – Retour de Jésus. Événements historiques, parfaitement objectifs, dogmes définis par l'Église. Et qui définissent un progrès, un sens de l'histoire unique et surnaturel : après la Déchéance du péché originel est venue la Délivrance opérée par le Christ Jésus crucifié, pour mériter la grâce du renouvellement de toutes choses dans la Vie éternelle. En ce sens, le christianisme croit au progrès.

Mais le progressisme est une corruption du sens du "progrès" chrétien, car il détache ce drame surnaturel du Ciel pour le ramener sur terre. Il est en cela l'héritier des grandes théories antichrists de l'histoire : le judaïsme talmudique, l'islamisme et le communisme qui se sont tous inspirés du messianisme biblique pour reconstruire un drame de salut purement charnel et

temporel. Toutes ces idéologies ont donc le culte du progrès, mais entendu comme le salut de leur race, de leur peuple, de leur classe...

Quant au progressiste chrétien, voici comment s'accomplit sa transposition des mystères de notre religion :

D'abord, il identifie le péché originel à l'oppression capitaliste et colonialiste. Toute oppression politique, économique ou sociale devient le mal absolu contre lequel la conscience chrétienne se dresse, au coude à coude avec tous les révolutionnaires. « *C'est toute leur foi : Jésus = Lutte des classes.* »

Ensuite, il naturalise et humanise les mystères de la vie de Notre-Seigneur. Par exemple, l'Incarnation est naturalisée par des crèches progressistes où la Sainte Vierge et saint Joseph sont attifés en SDF ou en migrants. Quant à la Croix, c'est le symbole du sacrifice des militants, des résistants qui donnent leur vie pour la libération, pour l'indépendance du peuple, pour le salut de l'humanité dans la paix universelle.

C'est là le principe même du progressisme et ce en quoi il est antichrist : « *Il s'agit toujours d'une naturalisation, d'une défiguration sacrilège du surnaturel et du divin, accompagnée ou suivie d'une surnaturalisation, d'une sacralisation, non moins impie du naturel et de l'humain qui se trouvent indûment exaltés et transfigurés.* »

Aussi, pour le progressiste, la vie éternelle du Ciel disparaît, au profit de cette cité terrestre pour laquelle nous devons tous travailler, et d'abord en collaborant avec ceux, d'où qu'ils viennent, qui veulent un monde plus humain, plus libre, plus fraternel. Telle est la vraie charité évangélique... Il n'a donc que mépris pour l'œuvre surnaturelle de l'Église séculaire. Pire, il n'a de cesse de la plier à ses rêves grandioses. Notre Père peut donc conclure en mars 1962 (*LETTRE À MES AMIS* n° 105) : « *Le progressisme, c'est la Révolution dans l'Église, c'est-à-dire la destruction systématique de ce qui est parce que cela est justement, parce que cela demeure étranger, inassimilable, dominateur, et s'oppose à la liberté et au rêve des individus.* » La vision de Noël 1943 est maintenant une réalité dramatique au sein même de l'Église dans laquelle cohabitent deux religions ennemies, irréconciliables : « *L'une (celle de notre Père) est la religion de Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur des hommes, l'autre (progressiste) est la religion de l'homme et de sa liberté.* » La réunion du plus grand Concile œcuménique de tous les temps à la fin de cette année 1962, marque la confrontation ouverte de ces deux religions. C'est à son étude critique et à une prise de position radicale en faveur de l'ordre contre le désordre que notre Père va désormais consacrer toute son énergie.

LE CONCILE VATICAN II, MODERNISTE, RÉFORME L'ÉGLISE ET LA RÉCONCILIE AVEC LE PROGRÈS MODERNE

I. LA RÉFORME *AD INTRA* : VATICAN II, CONCILE PROTESTANT ET MODERNISTE.

Pour avoir une vue d'ensemble de la critique du concile Vatican II par notre Père, il suffit de se plonger dans les tomes 2, 3 et 4 des *LETTRES À MES AMIS*, contemporains du Concile. Tout l'argumentaire de notre Père est déjà en place et nous y reviendrons souvent. Néanmoins, nous reprendrons surtout aujourd'hui l'étude de 1971-1972 publiée dans le tome 4 de la *CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE*, qui est la mise en forme systématique et la conclusion des critiques du Concile entamées dans les *LETTRES À MES AMIS*. Après dix ans d'anarchie, notre Père s'emploie à montrer dans chacun des seize textes promulgués à quel point le Concile fut une révolution qui a changé la religion.

Dans cette étude, notre Père pose d'abord une distinction qui aide à comprendre l'œuvre réformatrice du Concile. Il faut distinguer, selon l'intention des réformateurs eux-mêmes, la réforme de l'Église *ad intra*, c'est-à-dire, en elle-même, dans sa foi, ses institutions, sa vie propre. Et la réforme de l'Église *ad extra*, dans ses relations avec les autres, dans son ouverture au monde et son insertion dans les réalités temporelles.

À propos de la réforme *ad intra*, dans son Discours de clôture, Paul VI résumait ainsi l'œuvre accomplie : « *On dira que le Concile, plus que des vérités relatives à Dieu, s'est surtout occupé de l'Église, de sa nature, de sa structure... L'Église s'est recueillie dans l'intimité de sa substance spirituelle... pour retrouver en elle-même la Parole du Christ, vivante et opérante dans l'Esprit-Saint, pour scruter plus à fond le mystère.* »

Hélas, la réalité est tout autre et notre Père, scrutant les intentions et analysant les documents, va montrer au contraire que sous prétexte de retrouver la « *Parole du Christ* », le Concile a introduit dans l'Église les hérésies luthérienne et moderniste.

L'INFILTRATION DE L'HÉRÉSIE MODERNISTE

DANS L'ÉGLISE, DE LUTHER À VATICAN II.

Ainsi, notre Père nous a expliqué que l'erreur fondamentale du Concile, à partir de laquelle toute la subversion du catholicisme a été possible, est une erreur moderniste sur la Révélation. C'est en raison de cette erreur qu'il s'écrie « *l'hérésie est au Concile* » dans sa *LETTRE À MES AMIS* du 15 octobre 1964.

LE SENS CATHOLIQUE DE LA RÉVÉLATION.

Dans cette *LETTRE* n° 186, notre Père commence par rappeler ce qu'est la Révélation. Aux hommes, objets de sa Miséricorde, Dieu a révélé ses Mystères et toutes vérités nécessaires à leur salut, principalement par son Fils Jésus-Christ. Les Apôtres seuls ont légué, par inspiration personnelle, la plénitude de cette Révélation à l'Église sous forme orale, la Tradition, ou écrite, les Saintes Écritures. Leur ensemble constitue le dépôt de la foi. Nous avons accès à la connaissance de ces Mystères par l'enseignement de l'Église qui nous présente, interprète et explique infailliblement cette divine Révélation. L'Écriture et la Tradition sont donc les deux sources de notre foi, et l'enseignement de l'Église est le canal qui nous en communique la doctrine de manière vivante par la liturgie et par la catéchèse. Un certain nombre de vérités ont été précisées, définies, imposées de manière extraordinaire ou solennelle, à cause de leur importance ou de leur contestation par les hérétiques : ce sont les dogmes, qui sont comme l'armature inattaquable de la doctrine révélée. Ils sont donc inchangeables. On parle d'hérésie lorsque quelqu'un prétend tirer du dépôt de la foi des nouveautés contraires aux enseignements, traditions ou dogmes de l'Église. Il y en a eu beaucoup à travers les siècles, mais toutes n'ont pas eu la même importance.

LA RUPTURE PROTESTANTE.

Notre Père, à la suite de saint Pie X, considère la Réforme protestante comme la rupture essentielle dans l'histoire de l'Église, en même temps qu'une innovation diabolique dans l'histoire des hérésies. À la différence des hérésies antérieures, qui s'attaquaient à quelque point du *CREDO*, la nouveauté du protestantisme remettait en cause l'Autorité même qui nous l'enseigne. Certes, la réforme de Luther commença comme une hérésie classique, soutenant, sur la foi et les œuvres, la prédestination et la grâce, des doctrines aberrantes. La nouveauté, l'erreur furent bientôt dénoncées par Rome. Mais là est la rupture : les hérésiarques assurèrent leur position en portant le débat aux sources mêmes de la Révélation. Ils mirent l'Écriture Sainte en contradiction avec la Tradition et substituèrent à la Tradition infaillible de l'Église, les illuminations de la conscience individuelle. En un mot selon eux, l'Église a trahi le véritable Évangile, mais les protestants le retrouvent en lisant la Bible et

en l'interprétant selon les lumières que le Saint-Esprit dispense prétendument en eux. C'est ce qu'on appelle le principe de la « *sola scriptura* », l'Écriture seule, lequel a fait dire à Boileau : « *Tout protestant fut pape une Bible à la main.* »

LE MODERNISME.

« *Le premier pas dans l'anéantissement moderne de la Religion fut fait par le protestantisme, le deuxième par le modernisme* », écrit saint Pie X dans son encyclique *PASCENDI DOMINICI GREGIS* qui condamne le modernisme en 1907. Cette hérésie nouvelle pousse à son comble l'hérésie protestante au nom de la raison moderne éclairée par Kant. Saint Pie X a dénoncé les deux faux principes de cette hérésie. D'abord le principe d'agnosticisme selon lequel on ne peut pas connaître Dieu avec sa raison, puisque Dieu est au-delà. « *Tout ce qui est réel est rationnel ; tout ce qui est rationnel est réel* », voilà la maxime des modernistes. Il n'y a donc pas de révélation possible : puisque ma raison me dit qu'un Dieu ne peut pas se faire homme, je rejette *a priori* l'Incarnation comme fait réel, historique.

Mais comment expliquer alors la religion, le fait religieux, incontestable dans toutes les sociétés ? Eh bien ! c'est la réponse à un besoin du divin qui habite le fond de la conscience de tout homme. Ce besoin suscite dans l'âme portée à la religion un sentiment particulier. Ce sentiment a ceci de propre qu'il vient de Dieu et qu'il nous unit en quelque sorte à Lui. Voilà la foi selon eux. C'est le principe d'immanence religieuse.

En clair, la foi n'est plus reçue de Jésus-Christ au baptême, elle fermente en nous sous une influence divine. L'illuminisme protestant est ainsi poussé à son comble ; le moderniste dépasse le stade des Écritures, qui ne sont que les élaborations des premières communautés chrétiennes pour exprimer leur expérience religieuse. L'homme, selon les modernistes, a accès directement à la Révélation, dans sa conscience où Dieu lui parle mystérieusement. Les Écritures Saintes, recueil d'expériences intimes, ne servent que de révélateur. Quant à la Tradition, aux dogmes, au culte, pour un moderniste comme Alfred Loisy, ce sont des inventions, des élaborations de l'Église, mais sous la pression d'un instinct divin qui fait toujours de la foi en Jésus-Christ la plus parfaite expression du sentiment religieux humain. Voilà tout le miracle de l'Église séculaire selon eux. Au lieu donc de prêcher à tous les siècles la même Parole de Dieu rapportée par les Apôtres, l'Église doit à tout âge renouveler ses formules et réinventer ses dogmes pour répondre aux aspirations et aux exigences de l'humanité nouvelle.

Le pire c'est qu'« *ils se targuent avec de telles insanités de renouveler l'Église* » et de la sauver face à la critique rationaliste moderne, comme écrit saint Pie X qui fait suivre son encyclique de condamnations et de mises à l'Index. Hélas, certains ont rusé, joué sur les mots et sont restés dans l'Église, attendant leur heure. Tel Maurice Blondel avec son concept de « *tradition vivante* ». À leur contact, peu à peu, malgré les condamnations, une manière de conciliation apparente s'est développée dans l'Église. C'est le **semi-modernisme**. Il consiste à prétendre que, le fond des dogmes restant identique, leur forme peut changer avec la succession des époques et des cultures. En poussant encore un peu, certains vont jusqu'à prétendre qu'il est même nécessaire de changer l'expression des dogmes pour assurer la permanence de leur vérité profonde.

Ce semi-modernisme connut un regain de ferveur dans l'Église d'après-guerre. Malgré l'encyclique *HUMANI GENERIS* de Pie XII en 1950, nombreux étaient les clercs qui appelaient de leurs vœux un retour au « pur Évangile » au-delà des formules dogmatiques prétendument usées : « *Les imposteurs modernes ont eu pour cri de ralliement le mot profané d'Évangile, accusant l'Église de l'avoir trahi, falsifié, profané. Nous l'avons tous dans l'oreille répété par mille bouches : l'Évangile, OUI ! L'Église, NON ! Je l'ai lu pour la première fois dans les cahiers de ce mouvement insensé qui, dans les années 1950, se nommait "Jeunesse de l'Église". De mille manières, c'était toujours la même révolte contre l'Église, sous prétexte de retrouver loin d'elle l'Évangile ; et ce que le Concile a ajouté à cette première imposture en est une seconde : ayant retrouvé le pur Évangile loin de l'Église et contre elle, nos pasteurs ont formulé le projet de la réformer pour la rendre conforme à leur idée retrouvée de l'Évangile ! Cet illuminisme et cette sarabande des illuminés contre l'institution catholique, c'est tout Luther et le luthéranisme. Luther revient, Luther est dépassé !* »

Cet illuminisme nous le devons d'abord au pape Jean XXIII, dont le discours d'ouverture du Concile, le 11 octobre 1962, était nettement semi-moderniste. En particulier lorsqu'il affirmait qu'« *il faut que la doctrine chrétienne, certaine et immuable, qui doit être respectée fidèlement, soit approfondie et présentée de la façon qui correspond aux exigences de notre époque. En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités révélées dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée.* » Sous prétexte de nouvelle pastorale, c'était un encouragement à la conciliation avec l'hérésie protestante et le modernisme.

D'autant plus que, fatale conjonction, dans ce même discours donnant les grandes orientations aux Pères conciliaires, le Pape annonçait que l'Église ne condamnerait plus les erreurs, au motif qu'elles « s'excluent les unes les autres » et qu'« à peine nées, s'évanouissent comme neige au soleil ». Permettre de changer les formules de la foi tout en annonçant que l'Église ne condamnera plus personne, c'est fou. C'est pourtant ce principe qui va commander tout le déroulement du Concile que nous allons maintenant étudier :

LA CONSTITUTION *DEI VERBUM*,

CHARTRE DE L'ILLUMINISME CONCILIAIRE.

Notre Père se met au travail en commençant par l'étude de la constitution *DEI VERBUM* sur les Sources de la Révélation. « Nous allons faire sauter la pierre angulaire de Vatican II, écrit-il. Celle-ci enlevée, tout le Christianisme Nouveau s'effondrera. »

Rien ne faisait plus horreur aux partisans de la réconciliation avec les protestants que le schéma traditionnel préparé par le cardinal Ottaviani, qui répétait la doctrine de toujours, à savoir que la Révélation a deux sources, l'Écriture et la Tradition. Pendant les six jours de débats acharnés autour de ce schéma, en novembre 1962, les évêques réformistes citèrent abondamment le discours d'ouverture de Jean XXIII et, après un vote très serré, ils reçurent du Pape lui-même l'appui nécessaire pour rejeter le schéma traditionnel. C'est la première défaite des traditionalistes devant les réformateurs qui sont en train de prendre en main le Concile. C'est la première d'une longue série... Les cardinaux italiens Siri et Ruffini crient au modernisme, mais ils sont bien isolés et l'enthousiasme des observateurs non catholiques et de leurs amis évêques couvre leurs cris. Le Père Rouquette exulte : « On peut considérer qu'avec ce vote du 20 novembre s'achève l'âge de la Contre-Réforme et qu'une ère nouvelle, aux conséquences imprévisibles, commence pour la Chrétienté. » (*ÉTUDES*, janvier 1963, p. 104) Le nouveau texte sera préparé par le très progressiste cardinal Béa et une commission composée d'une majorité de partisans de la réforme. Répondant aux vœux du pape Jean XXIII, ils font de ce texte sur la Révélation la charte de l'illuminisme du Concile. Qu'est-ce à dire ? Notre Père l'explique dans son commentaire des premiers mots de la constitution :

§ 1 : « Religieusement à l'écoute de la Parole de Dieu et la proclamant avec assurance, le saint Concile obéit aux paroles de saint Jean qui dit : "Nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous est apparue : ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous soyez en communion avec nous ; quant à notre communion,

elle est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ." (1 Jn 1,2-3) C'est pourquoi, suivant les traces des conciles de Trente et de Vatican I, il entend proposer la doctrine authentique sur la Révélation divine et sur sa transmission, afin qu'à la proclamation du salut le monde entier en entendant croie, en croyant espère, en espérant aime. »

Dans ce paragraphe, « inepte » selon le cardinal Ruffini, le Concile se prétend en contact direct avec la Parole de Dieu, à l'égal du Collège des Apôtres, témoins inspirés et immédiats du Christ lui-même. « En effet, saint Jean est cité là abusivement, car il avait en vérité vu, entendu, touché le Verbe de Vie et l'a raconté, assisté du Saint-Esprit. Mais ni Paul VI, ni Jean XXIII, ni les cardinaux, ni personne à Vatican II ni le Concile en sa totalité collégiale, n'ont vu, ni touché, ni entendu le Christ. »

C'est cela que notre Père a dénoncé sous le nom d'illuminisme conciliaire, c'est-à-dire cette prétention à un contact immédiat, nouveau, inconnu dans l'Église depuis les Apôtres, avec la Parole de Dieu ; et aussi cette revendication d'une illumination du Saint-Esprit pour transmettre cette Parole de Dieu aux hommes de notre temps par une nouvelle pastorale. Vous avez dit « inepte » ? C'est pourtant au nom de cette double imposture que le Concile va prétendre nous donner « la doctrine authentique sur la Révélation divine et sa transmission ».

Tout le problème porte sur le sens donné à la "Parole de Dieu" : les Pères ont refusé, en rejetant le schéma Ottaviani, de dire qu'il s'agissait de l'Écriture et de la Tradition fidèlement transmises par l'Église. Mais quel sens nouveau donnent-ils alors à cette Parole ?

Notre Père nous explique que la Parole de Dieu, pour les Pères conciliaires, c'est d'abord l'Écriture Sainte. Oui, mais l'Écriture Sainte lue à la manière protestante, dégagée de tout le poids de la Tradition de l'Église. C'est ainsi que *DEI VERBUM* n'affirme plus que l'étendue de la Tradition de l'Église est plus vaste que celle de l'Écriture. Les Pères déclarent l'Écriture règle souveraine de la foi, mais omettent à dessein de dire que l'Église en est cependant la règle la plus prochaine. Les catholiques sont ainsi libérés du carcan des dogmes et de l'obéissance au magistère. C'est le principe luthérien de « sola scriptura » : l'Écriture seule et le fidèle seul devant l'Écriture, qui entre par là dans l'Église conciliaire, laquelle désirait avant tout plaire aux « frères séparés ».

Mais la Parole de Dieu, pour les Pères, c'est bien davantage que les seules Écritures Saintes. Il faut lire les "signes des temps", à la suite du Père Congar ou du protestant Karl Barth, grands experts au

Concile ; il faut considérer selon eux « la Parole de Dieu dans son acte premier, dans son jaillissement : Dieu qui parle. Or le Verbe de Dieu est “*Acte*”, “*Créateur*” : Dieu dit et les choses sont. Alors ? Eh, alors, la Parole de Dieu, c’est ce qui se fait, c’est la Vie, c’est l’Événement, c’est l’Histoire ! On la lit dans le journal chaque matin ; et dans son propre cœur ! La Parole de Dieu, c’est son dessein en œuvre **aujourd’hui** : elle est donc création du monde par la main des hommes, elle est donc rassemblement du Peuple de Dieu en communauté, elle est “*signe des temps*”, réussite et bonheur de l’homme. *DEI VERBUM* ! Parole de Dieu ! Voilà la Parole à laquelle le Concile s’est déclaré religieusement à l’écoute ! Il n’y a pas de quoi s’étonner qu’il ait cru qu’il allait faire une Église nouvelle, et un Monde Nouveau, et une Nouvelle Ère de l’Histoire... Il s’imaginait entendre *directo* Dieu dire sa Parole et se voyait la prononçant pour notre temps. »

Mais la terrible conséquence survient lorsque l’illumination de l’article premier est étendu à tous les croyants. En effet, pourquoi l’Église conciliaire bénéficierait-elle seule de ce privilège de la connaissance intuitive de la Parole de Dieu ? Elle proclame donc que les fidèles sont un « *peuple de Dieu* » inspiré et conduit par la Parole, à l’égal du peuple hébreu de l’Ancien Testament et des communautés chrétiennes primitives. Déclaré envahi par l’Esprit, le Peuple de Dieu possède, selon Vatican II, un sens infaillible de la Parole avec mission de la réaliser dans la vie séculière. C’est tout le venin de la constitution *LUMEN GENTIUM* sur le « *Mystère de l’Église* », véritable mise en pratique de *DEI VERBUM* selon notre Père. Concrètement, chacun s’est mis à traduire la Parole de Dieu en paroles humaines. Luther est dépassé, écrit notre Père, car dans l’Église conciliaire, le fidèle laisse tomber même la Bible. À quoi bon, puisque tout homme est prophète par illumination intérieure ? Dès lors c’est l’émiettement de la foi : chaque croyant se fabrique son propre CREDO.

Quant au Concile illuminé, il peut dès lors entreprendre sa réforme évangélique de l’Église à marche forcée. Plutôt que Corps mystique du Christ, elle est déclarée « *lumière du monde* », toute à lui, à son service. L’Église est définie, dans la Constitution *LUMEN GENTIUM*, comme un « *Mystère* » qui consiste dans le « *rassemblement par l’Esprit d’un peuple de Dieu* », selon le projet protestant d’une Église spirituelle, invisible, sans hiérarchie ni frontières. C’est déjà aussi le projet moderniste d’identification de l’Église avec l’humanité tout entière. La hiérarchie que donne finalement le Concile à l’Église ne vient qu’après le rassemblement mystérieux de ce Peuple, pour le représenter et le servir.

Il s’ensuit une contestation fondamentale de l’Autorité : le laïcat est exalté, et le pouvoir sacerdotal déprécié au milieu de ce Peuple de prophètes, de prêtres, de rois... Le Pape est lui-même contesté par les évêques réunis en assemblées épiscopales : ce fut la bataille très serrée de la *collégialité*. La démocratie est par là introduite dans l’Église, y semant le désordre jusque dans le sanctuaire avec la rénovation du culte par la constitution *SACROSANCTUM CONCILIUM*. Sous prétexte de pastorale nouvelle et de participation des fidèles, une nouvelle finalité est instituée : le culte de l’homme, selon le projet moderniste d’une liturgie, comme « *vécu conscient, célébré* ». C’est-à-dire que la liturgie sera le moyen pour l’homme de s’exprimer lui-même à lui-même.

Le ferment de la révolution liturgique à venir est dans cette ouverture de l’Église à la démocratie, dans son gouvernement, sa hiérarchie, son culte. C’est le désordre qui l’emporte sur l’ordre.

Telle fut la réforme *ad intra*, de l’intérieur de l’Église selon l’Évangile nouveau présent à la conscience de l’homme moderne. « *Toutefois, comme l’écrit notre Père, la matière même des choses sacrées, fixée solennellement et à maintes reprises par le Magistère au cours des siècles, s’opposait à une totale subversion et, dans ce domaine de la vie même de l’Église, la réforme s’est trouvée freinée, contrainte à des compromis. Il n’en va plus de même dans l’autre domaine, celui des relations de l’Église au monde...* » Écoutons Paul VI nous décrire l’œuvre accomplie dans son discours de clôture du 7 décembre 1965 :

« *L’Église du Concile, il est vrai, ne s’est pas contentée de réfléchir sur sa propre nature et sur les rapports qui l’unissent à Dieu : elle s’est aussi beaucoup occupée de l’homme, de l’homme tel qu’en réalité il se présente à notre époque : l’homme vivant, l’homme tout entier occupé de soi, l’homme qui se fait non seulement le centre de tout ce qui l’intéresse, mais qui ose se prétendre le principe et la raison dernière de toute réalité... Jamais peut-être comme dans notre Concile, l’Église n’a éprouvé le besoin de connaître, d’approcher, de comprendre, de pénétrer, de servir, d’évangéliser la société qui l’entoure, de la saisir et pour ainsi dire de la poursuivre dans ses rapides et continuelles transformations...* »

II. LA RÉFORME *AD EXTRA* : VATICAN II, CONCILE PROGRESSISTE RÉVOLUTIONNAIRE.

VATICAN II, C’EST 1789 DANS L’ÉGLISE.

C’est la réforme *ad extra* de l’Église, c’est-à-dire son ouverture au monde suivant les revendications du progressisme d’après-guerre. Ici, le Concile n’est plus gêné par la Tradition et les dogmes embarrassants.

En fait la matière est neuve, presque jamais traitée dans l'Église. Et pour cause ! L'Église avait toujours considéré, à la suite de son Sauveur, le monde comme étant sous l'emprise de son prince : Satan ! Pour cette raison, malgré l'action résolue de Paul VI et du parti progressiste, les combats furent acharnés.

Notre Père explique cette réforme *ad extra* comme une réconciliation avec la Révolution. C'est 1789 dans l'Église, en trois temps.

La première et la plus importante étape de son ouverture au monde, pour le Concile, fut de déclarer dans *DIGNITATIS HUMANÆ* le droit de l'homme à la liberté religieuse, au nom de la dignité humaine. Cette reconnaissance du droit de l'homme à la liberté absolue, aspiration première de la société moderne, fut le combat central de la révolution conciliaire. Fini de l'Autorité qui impose sa loi, son monopole. **LIBERTÉ**. Ensuite vient le Décret sur l'œcuménisme *UNITATIS REDINTEGRATIO*. Fini de la supériorité et de l'unité de la seule véritable Église. Il faut admettre le pluralisme égalitaire de toutes les confessions chrétiennes. **ÉGALITÉ**. Restera à proclamer, par une déclaration de paix unilatérale avec les autres religions et le judaïsme même, la **FRATERNITÉ** universelle de *NOSTRA ÆTATE*.

Liberté, égalité, fraternité : nous reconnaissons là l'infamante trilogie moderne. Notre Père écrivait de la prétendue "Libération" de 1944 : « *C'est cela une révolution. Le passé a cessé d'être, du moins tel qu'il a été. Renié ou tu par contrainte, falsifié et vite oublié, il est comme n'ayant jamais existé. Et les nouveaux maîtres construisent l'avenir avec les mensonges et les illusions du moment.* » Au Concile, il se fait la même réflexion : l'Église des siècles, fondée par Jésus-Christ comme la seule institution capable de conduire les hommes au Ciel, a comme « cessé d'être ». En effet, hier encore la liberté religieuse était considérée comme un « délire », à la suite de tous les Papes. Quant à l'œcuménisme tel qu'il a été pratiqué au Concile, comme une réconciliation unilatérale et un éloge incroyable des schismatiques et des hérétiques, il était inconcevable sous Pie XII, dans une Église qui vivait encore du concile de Trente. Le décret *NOSTRA ÆTATE* était tout aussi inconcevable dans une Église qui hier prêchait la croisade contre l'islam, envoyait ses missionnaires aux quatre coins du monde et appelait les Juifs déicides à se convertir. « *Hors de l'Église, point de salut* », tel était encore hier le mot d'ordre et la sagesse suprême de l'Église. Voici qu'en 1965, la hiérarchie réunie en Concile prétend que cela n'existe plus, que « *ce passé a cessé d'être* ». Et au profit de quoi ? Comme la Révolution de 1789 avait abouti à la *DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN*, la révolution conciliaire

aboutit à la Constitution *GAUDIUM ET SPES* sur l'Église dans le monde de ce temps. C'est sur ce texte qui est le plus long et le plus ouvertement progressiste du Concile que nous devons maintenant nous arrêter, à l'école de notre Père qui l'a abondamment commenté dans *PRÉPARER VATICAN III* et surtout dans *L'AUTODAFÉ*, avec plus de 250 pages de critique littérale. Lire ce texte avec notre Père donne une haine absolue de la révolution conciliaire.

GAUDIUM ET SPES :

LES TROIS DÉFIS DU MONDE MODERNE

ET LA RÉPONSE PROGRESSISTE DU CONCILE.

Avant la proclamation du nouvel humanisme de Vatican II, l'Église, à la suite du Christ, enseignait un humanisme chrétien qui apprenait à l'homme à passer *per temporalia ad cœlestia*, par les choses temporelles en vue des biens éternels. C'était la grande maxime de la morale chrétienne traditionnelle pour laquelle les biens et toute la vie terrestres ne sont rien en eux-mêmes ou pour eux-mêmes. Le but est ailleurs. Pour le chrétien ce qui importe n'est pas de réussir et d'être pleinement heureux en ce monde, mais de tout faire pour plaire à Dieu afin d'aller au Ciel. Il y a dans cette fin surnaturelle unique du christianisme une contradiction évidente – que vous comprenez sûrement déjà – avec le monde moderne, celui fondé en 1789, qui proclame « *Liberté, Égalité, Fraternité ou la Mort* ».

L'ambition de Paul VI – le grand inspirateur de ce texte – est pourtant de se réconcilier avec ce monde-là par un humanisme intégral, c'est-à-dire l'exposition d'une nouvelle morale universelle, sorte de dénominateur commun de toutes les croyances et incroyances devant servir de base à l'avènement d'une société fraternelle. C'est aussi à l'occasion du vote de ce texte que les Pères rejetèrent un amendement mentionnant les persécutions subies par les chrétiens en régime communiste. Il n'était pas question de condamner, ni d'annoncer la tristesse et l'angoisse, mais la joie et l'espoir, à tout prix.

Ce texte de 100 pages se divise en deux grandes parties. La première partie est intitulée « *L'Église et la vocation humaine.* » Elle est consacrée aux fins dernières de l'homme. Elle commence en affirmant que l'Église « *se reconnaît réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire* ». Notre Père résume ainsi l'essence de cet incroyable préambule : « *La pensée se laisse saisir malgré l'équivoque. L'Église de Vatican II prétend que l'œuvre du Christ et de son Esprit consiste à faire réussir l'humanité sur terre, indépendamment de toute religion, une humanité déjà divine en elle-même et dans ses fins. Incroyable mais vrai. De cette humanité*

divine, l'Église se fait la servante, pleine de respect et d'amour. » Une fois ce grand dessein éclairé, notre Père explique que *GAUDIUM ET SPES* entend répondre au triple défi que lance le monde moderne à l'Église. C'est au paragraphe 11-3 que se trouvent ces trois questions : « *Que pense l'Église de l'homme ? Quelles orientations semblent devoir être proposées pour l'édification de la société contemporaine ? Quelle signification dernière donner à l'activité de l'homme dans l'univers ?* » Hélas, la réponse du Concile est progressiste et révolutionnaire.

« *Que pense l'Église de l'homme ?* » C'est le premier chapitre intitulé : « *De la dignité de la personne humaine* » qui y répond. « *Croyants et incroyants sont généralement d'accord sur ce point : tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet.* » Réponse « *impie et satanique* », écrit notre Père. Après avoir affirmé que le péché originel n'est qu'un accident d'ores et déjà réparé, les Pères vantent sans retenue le corps, l'intelligence, l'esprit, la conscience et la liberté de l'homme.

Certes, l'idole doit mourir. Mais les Pères la réconfortent en lui promettant, de la part de Dieu, l'immortalité bienheureuse. Pour tous, sans condition, c'est déjà fait, acquis, par la mort et la résurrection du Christ. Même pour les athées ? Que va dire *GAUDIUM ET SPES* à cet homme moderne si grand que l'athéisme est sa grande tentation ? Que va-t-il dire au communisme persécuteur, à cette humanité « *qui pousse le désir d'autonomie humaine à un point tel qu'il fait obstacle à toute dépendance à l'égard de Dieu* » selon ses propres termes ? Oh ! bien sûr Vatican II réprovoque, mais écrit notre Père, « *tout l'effort de ce Concile tend à excuser, comprendre, estimer, respecter, aimer les athées, et au besoin faire retomber sur les chrétiens la responsabilité de l'athéisme des autres [...]. Pire encore, GAUDIUM ET SPES va montrer à l'homme qui s'adore lui-même et veut réaliser pleinement sa propre libération, que Dieu est d'accord avec lui et qu'il est résolu à l'aider. Ce sont les fameux paragraphes 19 à 21 et surtout 22 dans lesquels le Concile laisse croire que tous les hommes sont d'ores et déjà divinisés par le Christ.* » Comme en écho, Paul VI s'écrira le 7 décembre 1965 : « *Nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme.* » Ce que pense le Concile de l'homme ? Il en fait un dieu.

« *Quelles orientations semblent devoir être proposées pour l'édification de la société contemporaine ?* » La réponse est un inconciliable mélange d'individualisme forcené et de collectivisme. Pour le Concile, la société doit être au service de chaque personne humaine comme d'un absolu ; et, en même temps, tous les

hommes sont déclarés frères, et l'avènement d'une humanité fraternelle est présentée comme une nécessité et un devoir à la portée de notre effort commun, tout naturel. Dans la société contemporaine que le Concile appelle de ses vœux, chacun peut et doit s'épanouir pleinement sans renoncement, sans sacrifice au sein d'une humanité unie. Quant à la notion de bien commun, elle est complètement absente de ces grandes visions utopiques de tolérance universelle.

« *Quelle signification dernière donner à l'activité de l'homme dans l'univers ?* » « *À cet homme, sûr de sa puissance, enfiévré de Progrès, que proposera l'Église comme un dessein de Dieu ?* » commente notre Père. Ce sera la construction de la Cité terrestre identifiée à l'avènement du Royaume de Dieu annoncé dans l'Évangile. C'est ainsi que *GAUDIUM ET SPES* se livre à une exaltation démesurée du travail des hommes et de tout le progrès matériel qui en résulte : « *En effet, pour les croyants une chose est certaine : ce gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, correspond au dessein de Dieu.* »

Et la suite est effarante : « *Loin d'opposer les conquêtes du génie et du courage de l'homme à la puissance de Dieu et de considérer la créature raisonnable comme une sorte de rivale du Créateur, les chrétiens sont au contraire persuadés que les victoires du genre humain sont un signe de la grandeur divine et une conséquence de son dessein ineffable.* »

Cette divinisation du progrès humain qui imprègne tout *GAUDIUM ET SPES* est un dévoilement de l'humanisme chrétien qui, à la suite de Notre-Seigneur, enseigne que le progrès matériel n'est qu'un surcroît accordé par Jésus à ceux qui recherchent son Royaume en toute vérité.

L'incarnation de ce rêve conciliaire est le sujet de toute la seconde partie intitulée « *De quelques problèmes plus urgents* ». C'est une nouvelle morale chrétienne que notre Père dénonce comme une antimorale, un affaissement de la loi morale jugée impossible à porter par l'homme moderne. Vatican II se croit obligé en tant que « *solidaire du genre humain* » de capituler honteusement devant les revendications du Monde moderne. Notre Père commente : « *Les hommes demandent "du pain et des jeux" ? Cela n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est que l'Église écoute ces vociférations de la plèbe et y reconnaisse de hautes aspirations, une vocation, un dessein de Dieu qu'il faut contenter !* »

Alors concrètement ? La morale de la famille tourne à l'exaltation des valeurs de la sexualité déliée de la procréation. La morale de la culture tourne à l'exaltation de l'individu et à l'exaspération de ses revendications intellectuelles. La morale sociale tourne

au socialisme et à l'égalitarisme. En encourageant la grande idée du « développement » des peuples, l'Église semble mettre toute sa confiance dans le progrès économique et l'essor de la production de biens matériels pour assurer l'épanouissement de tous les hommes et de l'homme tout entier. La morale politique rêve de démocratie universelle évidemment, elle rêve d'édifier « *un monde qui soit vraiment plus humain pour tous et en tout lieu [...]. Alors, le message de l'Évangile, rejoignant les aspirations et l'idéal le plus élevé de l'humanité, s'illuminera de nos jours d'une clarté nouvelle, lui qui proclame bienheureux les artisans de la paix, "car ils seront appelés fils de Dieu".* » (GAUDIUM ET SPES, n° 78).

La conclusion de notre Père en 1972 nous montre bien son souci de comprendre à fond le Concile :

PIRE ENCORE, LE CONCILE VATICAN II ÉTAIT GNOSTIQUE

Comme annoncé par notre Père, en 1978, à la mort de Paul VI dans l'indifférence générale, c'est bien à un constat d'échec qu'aboutit l'Église conciliaire. Son MASDU, vague utopie, n'a abouti à rien qu'à un immense ébranlement préparatoire de l'Église. Aucun fruit de sainteté ni même de simple vertu chrétienne n'est sorti de toutes ces flatteries inconsistantes. Au contraire, les hérésies pullulent, tandis que les « Trente Glorieuses », dans lesquelles les Pères conciliaires voyaient l'avènement d'un monde nouveau, s'achèvent dans la débâcle économique, la décadence morale et la menace soviétique.

Les Pères conciliaires, par leur orgueil démesuré, se sont rendus responsables d'une « formidable erreur historique » que notre Père caractérise ainsi : « *Ce fut avant tout une erreur socio-politique, une erreur de prospective, prenant pour le monde à venir un monde d'illusions en pleine décomposition... Ils se sont trompés dans leurs prophéties de bonheur. Ils ont cru, eux qui se prétendent habités par l'Esprit, aux signes trompeurs de la prospérité matérielle occidentale d'après-guerre et, par une invraisemblable méconnaissance de leur rôle de pasteurs, ils ont certifié que le progrès socio-culturel irait de pair, à l'infini. "Joie et Espérance", "Progrès des Peuples", "Paix sur la terre" sont leurs visions. C'est le contraire qui devrait leur crever les yeux. La vision d'un Progrès humain inconditionné et illimité est destructrice de tout ordre naturel, de toute autorité politique, mais nécessairement aussi de toute loi morale et de toute foi religieuse. Accepter pour "signes des temps" ce prétendu Progrès moderne (qui allie boum des affaires et surboum de l'immoralité), pour un Concile, c'était clore l'ère chrétienne. Toute l'explication de la décadence accélérée de l'Église catholique depuis dix ans est là.* »

« Vatican II a été hanté par la juste préoccupation de bien agencer bout à bout, dans le prolongement l'un de l'autre, l'en-deçà et l'au-delà de la mort, la vie du monde humain terrestre et la vie du monde céleste divin. Mais son erreur a été, ce faisant, d'aligner le ciel sur la terre, le divin sur l'humain, le spirituel sur le charnel et somme toute, de dévaluer le surnaturel en le ramenant à n'être que la perfection remarquable et l'épanouissement de la nature humaine. Et c'est précisément l'œuvre inverse, le reniement de celle du Christ, qui durant sa vie terrestre, transposa les "joies et espoirs" tout charnels des Juifs au plan supérieur des réalités spirituelles. » Voilà bien le progressisme du Concile démasqué : c'est un reniement du surnaturel associé à une exaltation sacrilège du naturel.

Non, il n'y avait pas de monde nouveau en train d'émerger, les Pères conciliaires se sont trompés sur toute la ligne, et, en 1978, la civilisation comme l'Église sont en train de sombrer par leur faute.

Devant un tel échec, les cardinaux semblent se ressaisir un instant et élisent Albino Luciani. Malheureusement, après son assassinat, ils retournent à leur vomissement et élisent le jeune et fort Karol Wojtyła, archevêque de Cracovie, pour continuer l'œuvre de Paul VI et mettre en pratique son culte de l'homme proclamé à Vatican II. À peine élu, le nouveau Pape dit clairement dans son discours aux cardinaux que son travail sera de mettre en application ce que le Concile énonce, afin de « *rendre explicite ce qui y est dit implicitement* ». Propos mystérieux dont notre Père va peu à peu prendre la mesure... Mais, déjà, il commentait : « C'est Napoléon se faisant empereur pour consolider les acquis de la Révolution... » Le combat contre le Concile doit donc continuer, plus résolu que jamais face à ce dialecticien de génie qu'est Jean-Paul II. Notre Père va suivre avec une minutieuse attention et de grandes angoisses ce pontificat de vingt-cinq années et, seul dans l'Église, comprendre comment le Pape va structurer le modernisme et le progressisme introduits au Concile en une gnose.

Notre Père a identifié très rapidement en Karol Wojtyła un moderniste de la pire espèce. Nourri d'esprit germanique, les maîtres de sa jeunesse sont ésotériques, tel Steiner, et surtout philosophes idéalistes allemands, comme Schiller à qui il consacra sa thèse, Marx, Feuerbach, Kant, Hegel. Il ne les a jamais reniés, au contraire c'est tout ce fond hérétique qu'il va introduire dans l'Église. Car le travail acharné de toute sa vie, dans la droite ligne des modernistes du siècle précédent, sera la réconciliation de l'humanisme

moderne, athée, avec le christianisme séculaire. Par ailleurs, la définition de la foi qu'il donne à André Frossard dans ses entretiens publiés sous le titre *N'AYEZ PAS PEUR* en 1982 est typiquement moderniste : « *La foi ne contraint pas l'intelligence, elle ne l'assujettit pas à un système de "vérités toutes faites"... La foi est beaucoup plus que cela : c'est une réponse intérieure à la Parole de Dieu dans la sphère de la pensée et de la volonté de l'être humain ; donc elle implique une intervention particulière de Dieu.* » (LIBER II, p. 58) Avec une telle définition de la foi, toutes les interprétations personnelles et les falsifications les plus sacrilèges de l'Écriture selon la conscience moderne sont donc permises, puisque Dieu parle directement au cœur.

Notre Père a aussi identifié le Pape comme un progressiste révolutionnaire, œuvrant pour la révolution mondiale au nom des droits de l'homme. C'est une interrogation récurrente de ses conférences d'actualités dans les années 1980 : « Où est-ce que le Pape s'est rendu pour prêcher la révolution ce mois-ci ? Quels révolutionnaires a-t-il encouragés ? Quel dictateur a-t-il contribué à faire tomber ? » En effet, puisque pour lui la personne humaine possède une dignité transcendante, il faut qu'elle puisse s'épanouir pleinement, en toute liberté. Et si quelque chose s'oppose à cette liberté, si une aliénation demeure, la révolution est légitime. Tel est l'Évangile progressiste que le Pape part prêcher dans le monde entier.

Mais contrairement à l'utopie vague de Paul VI, chez Jean-Paul II toutes ces grandes aspirations du progressisme sont structurées en un système nouveau qu'il présente d'encyclique en encyclique, renouvelant toute la doctrine catholique en ce que notre Père appelle une gnose. La gnose, mot qui signifie « *connaissance* » en grec, désigne une hérésie des premiers siècles de l'Église dont il est déjà question dans les Actes des Apôtres et les épîtres de saint Paul. Elle consiste en une connaissance ésotérique des mystères de notre foi chrétienne. C'est-à-dire que la gnose retrouve et réemploie les richesses bibliques, symboles, récits, miracles, paraboles, et prétend en révéler le sens caché, les profondeurs secrètes. Dans les premiers siècles, les gnostiques prétendaient y parvenir en mêlant au christianisme des mythes et des concepts philosophiques païens pour obtenir une connaissance plus totale de l'univers. Avec Jean-Paul II, la gnose prend une nouvelle dimension, comme notre Père l'a compris à la fin des années 1980. Pour comprendre à notre tour, prenons un article particulièrement significatif de l'encyclique *MULIERIS DIGNITATEM* parue en 1988 :

« Marie est "le nouveau commencement" de la dignité et de la vocation de la femme, de toutes les femmes et de chacune d'entre elles. La clé pour com-

prendre cela peut se trouver dans les paroles placées par l'évangéliste sur les lèvres de Marie après l'Annonciation, lors de sa visite à Élisabeth : "Il a fait pour moi de grandes choses." (Lc 1,49) Ces paroles concernent évidemment la conception de son Fils, qui est le "Fils du Très-Haut" (Lc 1,32), le "saint" de Dieu ; mais en même temps [et voici la juxtaposition, l'ajout de la gnose nouvelle, antichrist, à la révélation ancienne], elles peuvent signifier aussi la découverte du caractère féminin de son humanité... En Marie, Ève redécouvre la véritable dignité de la femme, de l'humanité féminine. »

L'encyclique continue en affirmant qu'il faut dès lors donner à la femme les moyens de s'affirmer comme personne dans une égalité absolue avec l'homme. Et elle se termine sur un hymne délirant à la Femme « *matrice de tous les biens humains et divins* ». La Vierge Marie est donc certes la Mère de Dieu, mais elle est surtout pour le Pape la révélatrice de la dignité de la vocation de la femme et ses perfections sont attribuées à toutes les femmes, sans distinction... Dans cette juxtaposition, qui est un horrible blasphème, nous retrouvons le modernisme pour la falsification des Écritures et le doute jeté sur l'historicité des paroles du *Magnificat* ; le progressisme pour l'exaltation de la dignité transcendante de toutes les femmes et de son nécessaire accomplissement en ce monde ; le tout harmonieusement imbriqué, fondu dans la religion catholique de toujours.

Dans les autres nombreuses et interminables encycliques du Pape, tout est à l'avenant. Comme le dit notre Père dans l'*AUTODAFÉ*, le Pape joue au mécano avec notre sainte religion. Il démonte pièce par pièce la construction catholique et réutilise ces mêmes pièces en des assemblages nouveaux pour édifier la Cathédrale, le Credo, l'Église de ses rêves, au prix de quelques manipulations et de l'exclusion d'un bon nombre de résidus inutilisables, qu'il fait disparaître à la poubelle pour que rien ne témoigne des défauts de reconstruction. Le Pape a ainsi gommé toutes les aspérités de la doctrine catholique : la Croix, le combat contre l'enfer et le péché, la nécessité des sacrements... Tout ce qui peut fâcher un athée a disparu.

Dans son *LIVRE D'ACCUSATION* contre le CEC en 1993, notre Père dénonce en des termes très simples le fin fond de cette gnose : « *Ce que votre Catéchisme accorde à l'homme, à tout homme, à toute femme également, indistinctement, à chacun de nous, pauvres pécheurs, c'est à Jésus et à Marie seuls que le Père l'a voulu donner.* » Ou encore dans l'*AUTODAFÉ* : « *C'est bien simple, pour exalter l'homme, on chipie à Jésus ses attributs divins.* » C'est cela la gnose wojtlyienne.

Mais peut-être vous demandez-vous sur quoi s'appuie le Pape pour fonder ce culte de l'homme ? Eh bien sur le concile Vatican II, qu'il avait promis en 1978 de rendre « *explicite* ».

Notre Père a remarqué l'importance de *GAUDIUM ET SPES* dans les encycliques du Pape. Celui-ci y fait sans cesse référence, avec une prédilection pour les paragraphes 12 à 22 du premier chapitre « *De la dignité de la personne humaine* » dont nous venons de parler. Le jeune Wojtyla en est en fait le principal auteur. Les numéros 19 à 21 que nous avons évoqués et qui font l'éloge de l'athéisme sont directement de lui. Mais tout le fondement de sa gnose se résume dans le paragraphe 22 sous le titre : « *Le Christ, homme nouveau* », « *Parce qu'en Lui [le Christ], la nature humaine a été assumée, non absorbée, par le fait même, cette nature a été élevée en nous aussi à une dignité sans égale. Car, par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme.* »

« *Y a plus d'problème* », dit notre Père. Le problème du salut est réglé par l'Incarnation. Plus d'enfer, plus de purgatoire, plus de morale, plus rien. Et il n'y a même plus besoin d'une Rédemption par la Croix de Jésus, ni de réparation par nos pénitences et nos pauvres mérites. Désormais, nous sommes tous au Christ comme des frères siamois, indétachables de Lui, quelle que soit notre moralité. Facile maintenant de parler de tout homme comme d'un « autre Christ », de faire ainsi de tous des objets de respect, de culte, d'adoration. Quant à Jésus de Nazareth, ayant ainsi tout donné d'un seul coup, il disparaît, au profit de son masque dépersonnalisé de « *Christ* », répandu en tous, adoré en tous. Le divin est vidé de sa substance au profit de l'humain qui est paré d'une dignité divine. Le surnaturel est rabaisé, Jésus n'est que le révélateur de notre propre royauté, et notre nature humaine est divinisée, puisque tous nous sommes unis à Dieu, dès maintenant, quel que soit l'état de notre âme.

La boucle est bouclée. Notre religion n'est plus un CREDO mais une gnose. Et cette gnose, c'est la naturalisation du surnaturel et la surnaturalisation du naturel que notre Père avait distinguées dès l'après-guerre comme la doctrine de l'Antichrist. C'est le culte de l'homme qui se fait Dieu.

À la suite de cette découverte effrayante de la gnose wojtylienne, et dans les conditions dramatiques de la persécution de la hiérarchie, notre Père relit les *ACTES* du Concile à Hauterive en 1996 et y retrouve, plus explicite que jamais, toute cette manœuvre qui a changé la religion. Au terme de ces mois terribles, sa dénonciation acquiert avec *L'AUTODAFÉ* sa forme définitive dans une cohérence parfaite.

Il renouvelle son cri de 1964, de 1972, 1973, 1983, 1993 et de toute sa vie : l'hérésie moderniste, progressiste, gnostique est au Concile ! Et nous entraînant à sa suite dans la plus grave affaire de sa vie, il écrit : « Ce qui m'ennuie, c'est que vous allez penser que le Concile s'est tout entier mobilisé dans le marketing du monde moderne. Si vous le croyez, vous n'aurez certes pas tort, mais ce sera pour vous l'occasion de bien des croix, et la grande épreuve de votre, de notre vie. Si c'est pour vaincre en cette épreuve que nous avons été créés, dans la Volonté de bon plaisir de notre très chéri Père céleste, redisons les paroles de notre très chérie Mère céleste : "*Fiat ! fiat nobis secundum Verbum tuum !*" » (*AUTODAFÉ*, p. 454)

Et ce « *Fiat* » lui a alors été demandé une dernière fois, décisive, au cours de cette ultime confrontation avec les *ACTES* du Concile, ainsi qu'il l'a raconté en janvier 1997 :

« Mes critiques de jadis me revenaient, mais tant et si gravement renforcées que, de jour en jour, m'apparaissait comme un devoir pour le salut des âmes, pour la sainteté indéfectible de l'Église, mais encore pour la Vérité de Dieu, et ne serait-ce que pour le seul honneur et crédit de l'intelligence humaine et chrétienne, que ces textes soient révisés, corrigés, et pour la plupart, j'ose le dire... pour l'ensemble, rétractés par les mêmes Pères qui les ont promulgués, ou leurs successeurs, tant ils sont humainement aberrants et dogmatiquement hérétiques, subversifs, à en crier. La cause de la ruine de l'Église est là, sous mon scalpel, qu'il faut éradiquer.

« Mon secours était d'interrompre cette étude pour revenir à la chapelle, et demander à notre Père Céleste comment il était possible que tous aient participé à ce vent de folie, même un Albino Luciani, le futur Jean-Paul I^{er}... et par quelle aberration ou "désorientation diabolique", tous encore aujourd'hui et jusqu'à ces saints moines que je côtoyais, adhéraient à ce néo-christianisme, cette gnose moderniste déjà condamnée par saint Pie X et par toute la tradition millénaire ? C'est alors que, marchant le long de la rivière proche, me frôla comme un vertige l'idée, la tentation d'un suicide qui résoudrait l'insoluble problème ignacien du "*quid agendum ?*" Que dois-je faire maintenant !

« La réponse était : prier, travailler sans relâche, puis publier cette critique littérale, sans aucun autre souci que de la Vérité, en un livre au titre flambant comme d'un pamphlet : "*VATICAN II, L'AUTODAFÉ*"... et laisser l'Église à son devoir, le mien étant à ce dernier essai, achevé. »

frère Louis-Gonzague de la Bambina.

UNE MYSTIQUE RÉPARATRICE

LES premières lignes du document épiscopal, destinées à accuser notre Père d'une conduite ignominieuse, manifestent une étonnante méconnaissance de la Sainte Écriture de la part des cinq "théologiens" qui en ont été chargés par les six évêques de la commission "doctrinale" de la conférence des évêques de France !

L'Histoire sainte est celle de la révélation de l'amour de Yahweh, Dieu d'Israël, pour son peuple qu'il s'est formé et que le prophète Ézéchiël représente comme une enfant abandonnée dans le désert. Dieu l'adopte, la lave et l'orne de vêtements et de bijoux royaux à dessein d'en faire son épouse.

Mais Israël s'infatue de sa beauté et trahit son divin bienfaiteur en courant après des amants qui ne sont autres que les faux dieux des "autres religions".

Toute l'Histoire sainte est le récit des infidélités continuelles de l'épouse avec laquelle Dieu avait scellé une alliance éternelle.

Et pourtant, elle aboutit en la Personne de l'Immaculée Conception à laquelle Dieu envoie l'archange Gabriel lui annoncer qu'elle sera la Mère du Sauveur. Par son « *fiat* », cette Vierge Mère accomplit la prophétie du *Cantique des cantiques*, dont le premier verset exprime l'amour de la Bien-Aimée par la demande d'un baiser à son Bien-Aimé, son Dieu.

Les artistes ont fait de ce baiser mystique un thème extraordinairement concret d'œuvres très belles, très fortes, pour illustrer les événements joyeux, douloureux, glorieux de notre Rosaire. Notre Père a répondu, par son commentaire mystique, à la demande de Notre-Dame de Fatima à Pontevedra, nous invitant à lui « *tenir compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation* », c'est-à-dire pour la consoler des outrages, sacrilèges et indifférences qui lui transpercent le Cœur continuellement ; à Pontevedra, l'Enfant-Jésus l'accompagnait, « *porté par une nuée lumineuse* », dans la visite qu'Elle rendit à sœur Lucie dans sa cellule, le 10 décembre 1925. Il prend la parole :

« *Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère, entouré des épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer.* » À Paray-le-Monial, le Sacré-Cœur de Jésus se plaignait d'être Lui-même victime de ces ingrattitudes. Ici, il ne s'occupe que du Cœur Immaculé de Marie.

Et Notre-Dame approuve aussitôt : « *Vois ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats*

m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingrattitudes. »

Ainsi, nous comprenons que ce qui blesse le Cœur de Jésus, ce sont les péchés commis contre le Cœur de sa Mère.

Comme l'écrit notre Père dans une *PAGE MYSTIQUE* fulgurante :

« Il y a des outrages qu'un homme peut souffrir et qu'il est héroïque pour un prince, pour un roi d'accepter en silence, comme d'être souffleté, couvert de crachats, flagellé et crucifié. C'est une merveille rare de voir un supplicié faire miséricorde encore, encore, jusqu'à la dernière goutte de sang, jusqu'au dernier élan conscient de son cœur qui éclate. Mais toucher à l'honneur de sa mère, un homme ne peut pas le supporter, il ne le pardonnera jamais. Même un Dieu. Moins encore un Dieu ! Dieu ne vengerait pas l'outrage fait à sa Mère ?

« Ah, vous avez touché à ma Sainte Mère, vous avez osé ! Épouvante... »

« Il faudrait réparer... »

C'est ce que l'Enfant-Jésus est venu nous dire à Pontevedra.

Réparer en entrant dans l'intelligence mutuelle du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, que notre Père nous expliquait si bien. Quand il disait : l'Enfant-Jésus et sa Mère « *sont en bonne intelligence* », c'était beaucoup mieux que d'être tendres l'un avec l'autre, très attachés, très amoureux. La Vierge Marie et l'Enfant-Jésus sont en *intelligence*. Marie et Jésus sont en *intelligence parfaite*. C'est un extraordinaire approfondissement du mystère.

LE BAISER MYSTIQUE.

La contemplation d'une œuvre de Quentin Metsys, maître de l'école d'Anvers, nous permet d'entrer dans les mystères joyeux de la Sainte Famille. Ce tableau, daté de 1510, a admirablement mis en scène cette rencontre d'un Dieu, Fils de Dieu fait fils de Marie, avec sa divine Mère qui lui demande son baiser, selon le premier verset du *Cantique des cantiques* : « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche.* »

Dans cet embrassement, il y a certes toute la tendresse d'une mère pour son enfant, mais il y a plus : une sorte d'égalité entre la mère et son fils... qui déjà l'emporte sur Elle. Car il y a quelque chose de véritablement mystérieux dans l'échange de ces deux regards : de cet Enfant unique au monde que sa Mère regarde dans les yeux avec une sorte de curiosité.



La Vierge Marie, dans cet échange de regard avec son Fils en même temps que de baisers et de caresses, est persuadée que c'est Quelqu'un qui la regarde pour lui montrer qu'il sait très bien ce qu'il fait et pour donner à ces gestes d'amour un contenu conscient, adulte, plus qu'adulte, où elle est comme sa servante, elle est comme son épouse, comme sa fille, comme sa créature.

La Sainte Vierge sait, par l'Annonciation, que cet Enfant est un enfant du mystère, c'est l'Enfant incomparable, c'est le Messie, c'est le fils de David, c'est le Fils de Dieu. Alors la Vierge soupçonne, discerne, pour ne pas dire sait, que c'est son Dieu, cette forme d'enfant qui lui témoigne sous ce mode enfantin son amour de Dieu pour sa créature parfaite et immaculée, pour sa créature unique au monde.

Il n'y a point sur la terre, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais sur la terre, d'amour d'une jeune maman pour son enfant, pareil à cet amour-là :

« Ô mon Jésus, venu de Dieu notre Père mon enfant né de moi pour m'être Époux de sang, »

Époux : une seule chair formée et nourrie de son Sang pendant neuf mois.

*« de votre baiser pudique donnez-moi
votre Souffle Saint d'amour
créateur. »*

Créateur de l'âme d'Adam au commencement. Ici, d'une nouvelle création.

*« N'ai-je pas le droit de chercher votre bouche,
en toute liberté ma droite soutenant votre corps,
et tournant vers mes lèvres vos lèvres affamées »,*
affamées d'amour de sa créature, qu'il n'a pas obtenu d'Israël,

« puisque d'immaculée conception »,

à la différence de tout être humain depuis le péché d'Adam,

*« vierge je suis et demeure
sans crainte d'aucun mal ? Me voilà bien hardie
jusqu'à prendre, j'ose ! et recevoir
de mon enfant son baiser d'époux ! »*

et non pas seulement d'enfant, car cet Enfant est Dieu ! maître et Seigneur :

*« Tandis que d'une main avisée de maître
et de Seigneur vous découvrez mon sein,
et de votre gauche plus courageuse
vous m'ôtez le voile de notre hymen heureux
afin d'en user avec moi selon votre plaisir,
je sais ! jusqu'à vous passionner d'amour
à me transpercer d'un glaive de douleur »*

annoncé par les Écritures, et par le vieillard Siméon au jour de la Présentation de cet Enfant au Temple.

*« Nos bouches se baisent d'un baiser innocent,
mais nos regards disent clairement notre différence
que nos trente ans de vie encor [à Nazareth]
m'apprendront. Car*

*je perçois au fond de vos yeux, mais c'est en secret,
que nonobstant votre âge tendre, déjà
vous me connaissez, vous me commandez
et me baisez dans un aveu d'amour éternel
tandis que vous vous amusez de me voir naïve,
votre jeune servante, ignorante de vous,
vouée à vous en tout n'ayant d'autres vœux,
moi, que les vôtres,
étant enfant de mon agneau,
agnelle de mon enfant,
éprise de ses jouissances, prête à toutes souffrances,
béate devant vous,
mon Jésus !*

*Le peintre, certes, ne m'a point faite belle,
ni vous beau mon tendre ami,
mais pour l'audace de ce baiser de nos bouches
et le génie de ce double regard de nos yeux,
pardonnons-lui,
car en cette union de nos chairs il dit bien la vérité
de l'étreinte et fusion de nos amours
dans le face à face éternel
où nous sommes l'un en l'autre extasiés,
tournés vers le sein du Père. »*

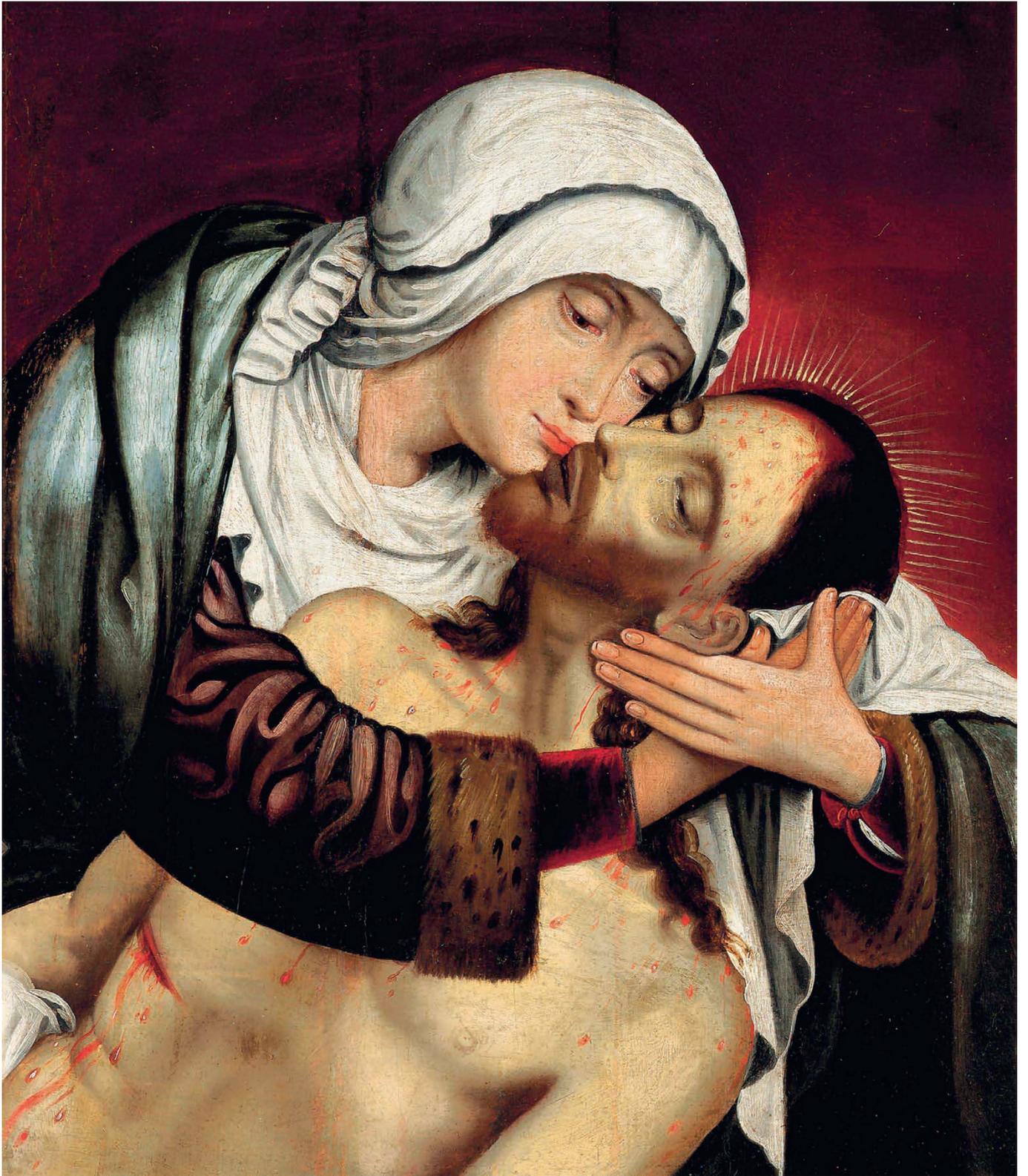
(Noël 1990)

LE BAISER PATHÉTIQUE.

Quentin Metsys retrouve en 1530 l'inspiration de ce baiser de la Mère à son Fils. Seulement, le Fils est mort. C'est une descente de Croix pathétique. Jésus est là, dans les bras de sa Mère, comme quand il était enfant, comme quand il l'avait retrouvée au Temple, mais là, il est véritablement bien mort. Est-ce fini ?

*« MARIE, ô Mère des douleurs
Il n'est plus là votre enfant chéri, il est parti
Il s'en est allé, âme expirée,
amour enfui
descendu aux enfers,
L'heure n'est plus de NOËL, des baisers, des caresses
De la jeune maman à son doux Enfant !
L'heure de tout à l'heure n'est plus non plus,
du supplice de la CROIX offert en sacrifice
par Vous, nouvelle Ève de ce nouvel Adam,
mêlant le sang de votre cœur au sang de son corps
ensemble transpercés.
L'heure du mot de la dernière sagesse
et de l'ultime don :
"Mère, voici votre Fils",*

(suite, p.30)



XIII^e STATION : JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX

JÉSUS est mort selon la loi fixée par Dieu en châtement du péché originel, dans l'arrachement de son âme à son corps. Son âme poursuit son œuvre en descendant prêcher le salut aux Enfers. Son Corps est remis à la Vierge Marie sa Mère, qui le reçoit dans ses bras avec un infini respect, une grande tendresse et une merveilleuse dévotion. Elle sait, ainsi que les saintes Femmes et les quelques fidèles qui l'entourent, de manière intuitive, que le lien de ce Corps très saint,

transpercé pour notre salut, avec la Personne divine qui se le consacra entièrement, n'est pas rompu. Cette relique est sacrée, elle ne connaîtra pas la corruption du tombeau, elle est toujours le sacrement de la rédemption universelle.

Adorons, aimons, contemplons ce Corps divin marqué de tous les stigmates de sa cruelle Passion. Et soyons reconnaissants au Père de tous biens, de nous l'avoir donné pour signe et sacrement éternel de notre salut. C'est

en le voyant, c'est en le vénérant, c'est en le recevant à notre tour dans nos âmes par la communion que nous participons à sa grâce sanctifiante.

Ô Marie Immaculée, qui avez tenu avec une si grande piété ce doux Corps immolé en vos bras maternels, aidez-nous, apprenez-nous à Le recevoir, vivant et vrai, dans nos cœurs et à lui demeurer toujours unis par notre pureté de corps et de cœur, par notre renoncement et notre piété spirituels.

Georges de Nantes.

*amer comme une dernière tâche, adieux définitifs
et abandon : « Fils, voici votre Mère... »*

*L'heure n'est plus aux amours de la Mère, de l'Épouse,
au bonheur,*

*mais à la séparation des âmes puis des corps.
Laissez, laissez Celui-ci au silence, à la mort
Tandis que de mille lumières Jérusalem
commence sa folle fête des agneaux sacrifiés.*

*– Il est ici, mon enfant, c'est son Corps »
qui n'est pas un cadavre, qui ne peut pas être un
cadavre, car ce Corps divin, c'est une Chair de Fils
de Dieu fait homme.*

*« c'est son Sang versé
dans ce lin blanc, innocent
de mon voile en seul linceul. »*

*Le baiser de sa Mère explique, de toute manière,
que ce ne sera jamais fini.*

*« L'heure est à la divine paix du Ciel
et des enfers réconciliés,
de l'âme du Fils de Dieu, et des âmes perdues
dans ces lieux ténébreux qu'elle va prêcher,
évangéliser, délivrer, joie là-bas
déjà pour elles,*

*L'heure est proche de la paix, donnée à la terre,
aussi ! du baiser de paix de ces lèvres
de mon Bien-Aimé*

*à toute âme fidèle, et à moi la première,
sa modeste servante qui le veille
attendant son réveil*

*et déjà là, le regardant, car il sommeille, pour
surprendre sur ses lèvres le premier mouvement
de son souffle, le battement de son cœur
et le premier regard*

*de mon doux Jésus en ses yeux morts, son âme revenue,
ressuscité ! »*

Pour ainsi dire, la vie de la Mère passe encore dans ce Corps de son Enfant, et le regard que Quentin avait si bien saisi au temps de l'enfance, de la joie, ce regard qui n'est plus celui de la douleur, ce regard est celui de la consommation de l'œuvre de Dieu.

Elle le regarde en sachant qu'il vit encore. Il est véritablement mort humainement puisque son âme s'est séparée pour aller aux enfers, prêcher aux générations passées le salut de l'Évangile. Le Corps n'en est pas moins le Corps de Dieu, du Fils de Dieu qui vit, lui, d'une vie divine.

*« Il dort trois jours depuis sa mort,
mais mon cœur veille.*

*C'est le corps de mon fils et de mon Dieu
qui ne peut mourir de totale mort.
De mort humaine qu'est-ce ? et non*

*de mort de Dieu ! C'est mon enfant qui dort et s'il dort
il vit encore, et revivra !*

*Ô mon tendre fils, époux et père en Dieu
ô mon Créateur et Sauveur et Semence sainte,
en cette Chair, en ce Sang par ces plaies,
signes sacrés,*

*je discerne le lien infrangible
de ton âme en voyage aux enfers et de ton corps
ici livré à mes pâles embrassements,
et ce lien tient de notre amour »...*

qui s'exprime par ce baiser pathétique. Les lèvres ne sont pas jointes, elle attend de surprendre sur les lèvres de son Fils, le retour de la vie, le souffle qui va revenir. Mais les yeux du Christ sont restés ouverts. On ferme les yeux d'un cadavre avant de le mettre en terre.

Mais là, ce sont des yeux de mort, mais de mort qui va revivre, comme sur le Saint-Suaire ! et dans le regard de la Vierge, on lit une infinie douleur de compassion. Mais on y lit encore cette interrogation muette de la Mère avec son Enfant de deux ans.

Elle discerne que ce regard est tout pour elle, et de fait, la tête est abandonnée entre ses bras. Elle l'a entourée de son voile, mais qui là paraît comme quand il était enfant, comme un lin blanc immaculé. Elle lui donne tout son amour, persuadée dans la flamme de sa prière, dans l'élan de son Cœur Immaculé embrasé d'amour, qu'elle va encore faire revivre son Fils.

*« Je suis MARIE,
ta mère, ton épouse vierge t'appelle,
te rappelle à la vie
non pour la terre, mais pour le Ciel.*

*Repasse prendre ton corps et emmène-moi avec Toi
auprès du Père, mon Bien-Aimé,*

*mon tout sur la terre
et dans les enfers où je n'irai pas,
mais dans le Ciel au sein de mon Père et ton Père,
immense béatitude*

de Noël, de Pâques et de 15 août. »

(15 août 1991)

Jésus avait dit qu'il ressusciterait. Les Apôtres n'avaient pas compris. La Vierge Marie, si ; Elle attend. Et nous, en attendant d'aller les rejoindre au Ciel, nous savons qu'il a dit qu'il reviendrait. Personne ne l'attend. Nous, oui ; nous attendons, éveillés, son retour.

Ainsi soit-il !

(père Bruno de Jésus-Marie.



JUGER L'ARBRE À SES FRUITS

NOUS fêtons, le 6 août prochain, le quarantième anniversaire de profession perpétuelle de nos frères Bruno et Gérard et, le 16 août, celui de notre mère Lucie. Notre Père déclarait alors : « *En 1965, le Concile se terminait, les fruits que j'annonçais allaient paraître sur ce roncier. Nos fruits à nous certes sont modestes, mais ils sont bons. C'est l'œuvre fondée, ces communautés, ces maisons, cette magnifique chapelle où nous voilà rassemblés dans l'unité. Mais ce n'est pas notre œuvre, parce que c'est l'œuvre du Seigneur.* »

VŒUX PERPÉTUELS

Dix ans après le rappel à Dieu de notre bien-aimé Père, frère Georges de Jésus-Marie, l'arbre qu'il a solidement planté *in medio Ecclesiae* continue à porter du fruit.

UN SOLDAT DU CHRIST...

Le 21 juin, en la solennité du Sacré-Cœur, un autre frère Georges, chirurgien né et grandi à l'ombre de notre maison Saint-Joseph, prononçait à son tour ses vœux perpétuels.

Le sermon porta sur le combat de saint Georges. Non pas tant celui du martyr romain que celui qu'il préfigure : l'opposition formidable de l'abbé Georges de Nantes contre le plus grand de tous les conciles, dont surgit la bête immonde du Masdu. L'entrée en matière de frère Bruno fut bien mystérieuse :

« En préparant ce sermon, j'ai eu une vision : c'était comme un monstre d'apocalypse, à trois faces, à la manière du prophète Ézéchiël. »

Notre Père, le démasqua sous ses trois visages : progressisme, modernisme et gnose. Depuis, la "légende" de saint Georges vainqueur du Dragon n'est plus une légende : nous l'avons vu de nos yeux vu, nous l'avons connu chez nous : "saint Georges de chez nous". Affrontement gigantesque, « bataille décisive » du chevalier de l'Immaculée contre Satan, selon l'avertissement de sœur Lucie au Père Fuentes en 1957. Nous prenons la mesure de la stature incomparable de notre Père dans l'histoire de l'Église !

À la frénésie réformatrice du progressisme, notre Père opposa sa passion de l'ordre contractée dès la Noël 1943 au séminaire.

« Votre vœu d'obéissance perpétuelle, mon frère, est une adhésion sans retour à cet amour de l'ordre, bien divin qu'il faut à tout prix préserver en nous-

mêmes, en communauté, dans notre France retombée, depuis 1944, dans l'anarchie antichrist du Démon menteur et homicide. »

Pour affronter l'apostasie du modernisme, doublée de l'illuminisme des Pères conciliaires qui en est le corollaire, il fallut à Georges de Nantes un secours d'En-Haut qui le place parmi les Docteurs de l'Église.

« Il les dépasse tous, parce que le monstre apocalyptique qu'il affronte dépasse tous les schismes et hérésies du temps passé. Et il est seul ! "Entouré d'une poignée de frères et de sœurs, et d'une petite phalange de disciples et d'amis. C'est un fait unique en deux mille ans d'Église. C'est bien la plus grave affaire de toute ma vie"... et de la vôtre, mon frère, et de la nôtre. Ô ma chance !

« Au lendemain du Concile, il livre le secret de son extraordinaire lucidité qui l'a mis en état de ramener l'Église à sa tradition, mais en approfondissant la compréhension des mystères pour dissiper les miasmes de l'hérésie et restaurer la virginité de la foi catholique à laquelle votre vœu de chasteté vous consacre aujourd'hui, mon frère, pour toujours : "Je n'aurais jamais su ce qu'était en toute vérité l'amour de Dieu si, par aventure, un jour de grâce, entendant la parole du psaume : *Ouvre ta bouche et je la remplirai, je n'avais compris qu'il n'était plus question de ces basses nourritures terrestres, mais d'un don spirituel. J'ouvris la bouche de mon âme et j'aspirai votre Esprit* (Ps 118,131). *Le souffle brûlant de votre haleine envahit jusqu'aux profondeurs et remplit les cavernes de tous mes sens.*"

« Pour "voir" Jésus lorsque le prêtre élève l'Hostie après l'avoir "entendu" dire : *Ceci est mon Corps*. Pour "goûter" la saveur de Jésus en communiant à son Précieux Sang, pour "respirer" la bonne odeur du Christ en encensant son ostensor. Pour le "toucher" en recevant son baiser sur la bouche qui embrase notre cœur d'amour à la communion.

« "Alors je Vous aimais pour Vous-même, et non pas pour vos œuvres, ni non plus dans les idées que Vous me donniez de votre propre Excellence, mais dans ce souffle heureux qui était votre Vie envahissant la mienne. Je compris ce qu'était la Création, œuvre incessante de votre Main paternelle, ce qu'était la Rédemption accomplie par votre Fils et enfin notre Sanctification par le labeur de l'Église." »

De retour de la procession du Saint-Sacrement à travers le parc, qui combla tous nos sens spirituels, frère Bruno reprit la parole. Il y eut un moment de surprise quand il interpella le nouveau profès : « Mon cher frère Georges-Marie de Saint-André... »

Le saint nom de Marie est la meilleure arme

pour fracasser la troisième gueule encore menaçante de l'hydre maudite : la Gnose. À l'avènement de Jean-Paul II, une "connaissance" ésotérique, inconnue jusque-là, des mystères de notre foi chrétienne s'étendit sur l'Église, dégradant spécialement les privilèges de la Sainte Vierge.

Notre Père dénonce en termes très simples le fin fonds de cette "gnose" : *« Ce que vous accordez à l'homme, à tout homme, à toute femme également, indistinctement à chacun de nous, pauvres pécheurs, c'est à Jésus et à Marie seuls que le Père l'a voulu donner. »*

« C'est alors, mon bien cher frère Georges de Saint-André, que votre saint patron de chez nous achève d'entrer dans son rôle de chevalier d'une Dame ravissante, descendue du Ciel à Fatima avec l'autorité divine de la Mère de Dieu, intervenant en Souveraine dans l'Église et pour le monde entier, en Souveraine qui doit être écoutée, crue et obéie par tous... et d'abord par le Pape ! »

Le Message de Notre-Dame de Fatima est l'antidote céleste aux illusions gnostiques de Satan : à la Cova da Iria, en 1917, puis à Pontevedra, à Tuy et à Rianjo nous est révélé tout ce qui est nécessaire aux âmes pour leur salut éternel, aux nations pour leur salut temporel, et à l'Église pour sa victoire sur les enfers déchaînés.

DEUX VICTIMES D'AMOUR...

Le samedi suivant, 27 juin, nous célébrons les noces de nos sœurs Maylis de Sainte-Anne et Marguerite de la Miséricorde de Jésus et Marie. Nous fêtons précisément Notre-Dame du Perpétuel Secours, garante de notre perpétuelle fidélité que symbolise l'anneau nuptial remis par le frère prieur aux nouvelles professes :

« Je vous donne pour épouse à Jésus-Christ, Fils de notre Père Céleste. Que celui-ci vous garde de toute souillure. Recevez donc l'anneau de la foi conjugale, sceau de l'Esprit-Saint, afin de porter le titre d'épouse du Christ et, si vous le servez fidèlement, de porter la couronne éternelle. »

Le crucifix qu'elles reçoivent dans leur corbeille de noces révèle que l'amour de cet Époux crucifié est une immolation. À l'exemple de sainte Jacinthe de Fatima et, plus proche encore, à l'imitation de notre "sainte Marguerite de chez nous", Marguerite Perret, qui lui ressemble beaucoup par la promptitude de son envol vers le Ciel et les grandes souffrances qui l'y ont conduite. Le 2 janvier 1996, elle écrivait : *« Que mes douleurs parviennent à la Sainte Vierge comme un bouquet de roses. »*

Voilà le raccourci du "chemin des croix" qu'indiqua frère Bruno à nos deux professes. Il mena Jacinthe tout droit au Ciel, dans une ferveur débordante pour le Cœur Immaculé de Marie et une angoisse dévorante pour les âmes qui tombent en tourbillon en enfer.

« C'est à la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, dévotion nouvelle, non pas nouvelle, mais de portée nouvelle de par la Volonté de Bon Plaisir de Dieu, que vous affectent dans l'armée de Marie les vœux perpétuels que vous venez de prononcer, mes sœurs, parce que pauvreté, chasteté et obéissance combattent victorieusement les vices qui sont la cause des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie.

« Que sainte Jacinthe nous communique la force d'âme qui en a fait une victime de cet amour qui désormais règne dans votre cœur, mes sœurs, pour toujours. »





« Je veux mourir au monde pour vivre ressuscité avec le Christ, notre Souverain Prêtre, le Maître des disciples et le Sauveur du Corps, en l'Esprit-Saint pour la Gloire du Père, dans les siècles des siècles. » (cérémonial de profession perpétuelle)

ET TROIS ASPIRANTS AU MARTYRE.

Savez-vous que nos communautés ardéchoises fêtent cette année leurs dix ans de fondation ? Pour l'occasion, nous avons célébré la triple profession perpétuelle de nos frères Marc de l'Immaculée Corédemptrice, Marie-Bruno de Jésus et Grégoire de l'Annonciation, de la maison Saint-Bruno.

Le 28 novembre 2010, en quittant les ermitages qu'il venait de fonder, frère Bruno leur donna pour programme l'article 23 de notre Règle : « *Les frères participeront à la vie de l'Église militante...* »

« *Miles, c'est le soldat. L'Église est combattante, et point victorieuse. Elle ne connaît guère de grands triomphes, de grandes victoires depuis vingt siècles.*

« *«Dieu ne nous demande pas de vaincre, mais de combattre»*, disait Mgr Freppel. Et saint Pie X expliquait un jour à quelqu'un qui s'étonnait que l'Église ait obtenu si peu de résultats en deux mille ans, que Notre-Seigneur ne voulait pas tellement la victoire de l'Église sur ses ennemis, mais plutôt de longues luttes où elle acquerrait beaucoup de mérites, où elle susciterait beaucoup de vocations et sauverait beaucoup d'âmes. Nous ne devons donc pas nous étonner, encore moins nous décourager, de constater l'insuccès des bonnes causes, tandis que toujours l'emportent la bêtise des hommes, leur lâcheté, la trahison. Nous sommes ici-bas pour

préparer le triomphe du Ciel par nos sacrifices, par les persécutions subies, par les difficultés rencontrées. »

Après dix ans de persévérance, frère Bruno précisa à nos trois frères jusqu'où pousser leur endurance, en commentant les apparitions de l'Ange de Fatima en 1916 : « *De tout ce que vous pourrez, offrez à Dieu un sacrifice, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs.* »

« Jusqu'où ? Jusqu'au martyre.

« Il semble vraiment qu'il n'y aura pas d'autre remède à l'aveuglement, à l'endurcissement, à l'apostasie et à la damnation éternelle des pasteurs de l'Église entraînant des foules à la perte, parce qu'ils auront bafoué, ridiculisé, contredit ou superbement ignoré les volontés et blessé le Cœur Immaculé de Marie, la faute que Dieu ne peut supporter, ce qui est pour Lui le péché irrémissible, celui qui le frappe au Cœur : l'insulte à sa Mère.

« Comme disait notre Père, les mauvais pasteurs précèdent toujours leur troupeau ou les suivent en enfer... Il n'y a pas de *nomenclatura* qui dure toujours ! »

LA HIÉRARCHIE CONTRE L'ÉGLISE

Nos évêques ont entrepris de rejouer contre la CRC le drame biblique des vieillards libidineux contre la chaste Suzanne (Dn 13). Après la sommation par Mgr Pontier de consentir, sous peine de graves sanctions, à l'adultère de l'Église conciliaire, après la magnifique profession de foi de Contre-Réforme catholique que lui opposa notre frère Bruno (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 200, juillet-août 2019), la CEF en vient maintenant aux calomnies ignominieuses par son « avertissement » publié le 25 juin dernier.

Si nos amis n'ont pas eu dans leurs réactions la véhémence de l'enfant Daniel que Dieu suscita pour secourir Suzanne, les protestations envoyées par certains à leurs évêques comme les nombreuses lettres de soutien reçues par frère Bruno sont un témoignage très réconfortant de notre unanimité.

À Mgr Leborgne, évêque d'Amiens :

Monseigneur,

Ayant pris connaissance de l'avertissement de la CEF du 25 juin concernant la CRC et ses membres, je voulais vous faire connaître mon indignation pour les propos de basse police dont elle est infestée, et que je ne relèverai pas pour ne pas rejoindre leurs auteurs dans leur misère.

L'engagement actif et intelligent des CRC dans vos paroisses vous inquiète et, par idéologie, vous voulez le stopper basement.

Relisez l'avertissement de Gamaliel relaté dans les Actes des Apôtres (Ac 5, 34-40) :

« *“Ne vous occupez plus de ces gens-là, laissez-les. En effet, si leur résolution ou leur entreprise vient des hommes, elle tombera. Mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez pas les faire tomber. Ne risquez donc pas de vous trouver en guerre contre Dieu.”* Les membres du Conseil se laissèrent convaincre. Ils rappelèrent alors les Apôtres et, après les avoir fait fouetter, ils leur interdirent de parler au nom de Jésus, puis ils les relâchèrent. »

Pour ce qui est des coups de fouet, vous savez faire de toute évidence, en toute fraternité missionnaire !

Avec l'assurance de mes prières pour la hiérarchie de l'Église, arche de notre salut.

C'est dur ! donc méritoire, mais j'obéis à l'abbé Georges de Nantes qui nous a toujours enseigné que seule la hiérarchie, et non la CRC, sauvera l'Église de la désolation dans laquelle elle l'a mise aveuglément. Je prie en particulier pour son Pasteur notre Saint-Père le pape François qui, comme l'a voulu et prédit Notre-Dame de Fatima, sera l'instrument de son salut lorsqu'il voudra bien lui obéir en consacrant la Russie au Cœur Immaculé de Marie et en propageant la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois.

Nous serons donc enfin tous fraternellement réunis, Monseigneur, dans la vérité et la charité de notre belle religion pour aller au Ciel, « *l'unique objet de nos travaux* ».

Mais hélas ! pour le moment, sans illusion sur une éventuelle réponse de votre part, je vous adresse mes salutations les plus respectueuses.

M. P.

À Mgr de Moulins-Beaufort, archevêque de Reims :

Monseigneur,

J'ai lu ces derniers jours la note que vous avez fait paraître sur la CRC.

En tant que phalangiste de la CRC et paroissienne fidèle pratiquante de votre diocèse, je me permets de vous faire part de mes réactions et réflexions.

Mon premier mouvement a été d'écœurement devant la bassesse des attaques, incontrôlables, mais suffisamment souillantes pour que n'importe quelle personne de bonne foi n'aille pas plus loin : une forme de lynchage qui tue très efficacement, sans autre forme de procès.

Ensuite, j'ai constaté que toutes ces attaques viles étaient les mêmes que nous subissons depuis des décennies de la part de membres qui ont quitté la CRC, dans les quasi mêmes termes, à peine actualisés (pour "info" les frères n'en sont plus aux cassettes ; ils sont passés à internet avec un site très actif). À croire que vous avez repris leurs mémoires.

Enfin, une fois passés les premiers moments d'émotion, j'ai fait réflexion que *tout ce que vous refusez apporte pourtant les réponses aux questions*

nouvelles que pose notre époque, auxquelles le concile Vatican II – nécessaire – a apporté des réponses qui ont vidé les églises et les communautés religieuses. Les questions restent donc posées.

Or, précisément la doctrine de l'abbé de Nantes y répond : 1° par sa métaphysique relationnelle, répondant à la question cruciale de notre être dans le monde, 2° par sa théologie mystique ancrant notre vie de baptisés dans le mystère trinitaire dès ici-bas, dans tous les états de vie possibles ; 3° enfin par son explication renouvelée de l'Eucharistie rétablissant, contre toutes les réductions modernistes, sa richesse savoureuse et féconde.

Réponses modernes, enthousiasmantes, aussi loin du rationalisme desséchant que du charisme évanescent, pleinement catholiques, qui font vivre déjà tous ceux qui les goûtent, en privé et en communauté !

Votre texte, bas, atteint, à travers les personnes, une doctrine et, par là, atteint aussi l'Église universelle, dont vous êtes un Pasteur : c'est grave.

Veillez recevoir, Monseigneur, l'expression du respect dû à votre charge.

C. P.

Mon bien cher frère,

Nous venons de lire l'incroyable « *Avertissement concernant la doctrine de la Contre-Réforme catholique* » que la Conférence des évêques de France a mis en ligne sur son site internet. On reste sans voix devant tant de nullité malveillante. À quel sous-fifre incompetent ont-ils pu confier le dossier de la CRC ? On croirait un peu l'écolâtre en plus bête. Pauvre, pauvre Église, elle fait penser à une pauvre mère malade qui, dans sa démence, en viendrait à frapper ceux qui l'approchent.

Plus que jamais en union de supplication au Cœur Immaculé de Marie, nous en profitons pour renouveler notre acte d'allégeance phalangiste et pour vous assurer de toute notre affection filiale.

N. C.

Très cher frère Bruno,

Ainsi, encore une fois, la Sainteté de l'Église a prévalu sur l'iniquité de ses pasteurs dans la réponse de nos évêques, si odieuse soit-elle, puisque les condamnations dont vous menaçait Mgr Pontier il y a un an ont disparu de l'infâme pamphlet que la hiérarchie catholique française a publié la semaine dernière.

Fallait-il que votre réponse soit inattaquable en tous ses points pour que, malgré la haine homicide qui transparaît sous le style ampoulé de la déclaration, l'épiscopat n'ait pas osé prononcer la moindre critique à l'encontre de la formidable synthèse de la doctrine CRC que vous leur avez transmise il y a tout juste un an !

Ils ne devaient avoir que trop conscience de la nullité de leur critique “doctrinale” pour se battre avec les seules armes de l’intelligence et de la science, alors, je tremble de l’écrire mais le rapprochement s’impose, ils ont fait les œuvres de leur père « *le diable qui était homicide dès le commencement et n’était pas établi dans la Vérité parce qu’il n’y a pas de Vérité en lui : quand il profère le mensonge, il parle de son propre fond car il est menteur et père du mensonge.* » Tout le chapitre 8 de saint Jean s’applique à cette passe d’armes entre la hiérarchie adultère et vous.

Mais quel accablement pour nous autres fidèles : eh quoi ! nos pasteurs et chefs légitimes sont à ce point endurcis qu’ils pratiquent le « terrorisme de la calomnie » tant dénoncé par le pape François, pour ne pas voir le signe de contradiction qu’est pour eux l’œuvre de notre bien-aimé Père ! Ô quelle douleur pour nos cœurs qui ont appris, à son école, l’amour brûlant de l’Église notre Mère ! Alors prières, prières et sacrifices pour ces hommes qui ne restent pas moins les successeurs des Apôtres, les pasteurs de l’Église...

Quel sentiment d’indignation devant ce texte aussi méchant que minable ! Méchant par ses attaques et ses insinuations ignobles qui n’ont pour but que de détourner de la CRC les bons catholiques confiants dans leur hiérarchie ; minable par la faiblesse, pour ne pas dire l’insignifiance et l’indigence de la prétendue réfutation doctrinale de l’abbé de Nantes. Comment ! l’Eucharistie n’est pas la continuation de l’Incarnation (prendre chair) ! Notre-Seigneur ne dit-il pas : « *Le Pain que je vous donnerai, c’est ma Chair.* » Et encore « *Si vous ne mangez ma Chair et ne buvez mon Sang, vous n’aurez pas la Vie en vous.* » Quelle est cette Chair sinon celle qu’a prise Notre-Seigneur venant au monde ?

Je fais ces jours-ci mon oraison phalangiste avec l’*HISTOIRE D’UNE ÂME*. L’autre jour, lisant le récit de la première communion de sainte Thérèse, j’ai lu : « *Ce fut un baiser d’amour, je me sentis aimée.* » Quant aux vœux religieux, que nos évêques lisent le chapitre VIII, et particulièrement « *l’invitation aux noces de sœur Thérèse de l’Enfant-Jésus* » dont voici une citation : « *Le Dieu Tout-Puissant (...) veulent vous faire part du mariage de leur Auguste Fils, Jésus, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, avec mademoiselle Thérèse Martin.* » Voilà donc sainte Thérèse condamnée comme la Pucelle de Domrémy par des Cauchons !

Pardonnez-moi de vous importuner avec cette lettre, mon indignation est si forte qu’il me faut le dire à vous, mon Père, qui avez été outragé par ces hommes que Notre-Seigneur a pourtant appelés aux plus hautes fonctions. Mais qu’ils prennent garde : leur attitude durant le confinement n’a guère édifié

leurs prêtres qui ont été témoins de la pleuterie de notre “bureaucratie mitrée”. Cette nouvelle lettre scandalisera plus d’un curé de paroisse par sa malhonnêteté : nos évêques sont minables devant le gouvernement persécuteur et font les fiers pour frapper un enfant docile !...

Pardonnez-moi encore pour le ton de cette lettre : je suis effondré devant la vilenie de l’épiscopat : y aura-t-il seulement un Nicodème pour se désolidariser de cette infamie ? Que je sacrifierais facilement mon honneur, ma santé et ma vie pour voir les princes de l’Église de Jésus-Christ revenir à leur unique et vrai Maître en obéissant à leur Mère du Ciel par la consécration de la Russie en union avec le Saint-Père et la propagation de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie et de la pratique des premiers samedis !

M. B.

Mon bien cher frère Bruno,

Un grand merci et un immense bravo pour votre réponse au président de la CEF ! Nous passions toutes nos nuits à chercher des réponses cinglantes à faire à ces pauvres et indigents évêques, indigents de toute mystique, de tout courage et de tout Esprit-Saint, et voilà que vous répondez excellemment pour nous tous ! Vous les faites sécher sur place de jalousie, ces rameaux morts ! Merci, merci mon très cher frère !

L. M.

Cher ami,

La note de la CEF est une œuvre démoniaque. Au-delà de l’abbé de Nantes, le Serpent s’en prend à Jésus et Marie dont il fut le théologien, si j’ose dire, total, en ce sens qu’il a comme systématisé les leçons des apparitions de Notre-Dame, révélant son mystère d’éternité, dont la liturgie a toujours été le témoin, en lui appliquant les paroles du livre des Proverbes :

« *Yahweh m’a possédée au commencement de ses voies, avant ses œuvres les plus anciennes. J’ai été fondée dès l’éternité, dès le commencement, avant les origines de la terre...* »

Et si les auteurs de cette bave serpentine refusent la présence de Notre-Dame à l’*alpha*, c’est aussi parce qu’ils la refusent agissante à l’*oméga*. C’est moins l’abbé de Nantes que le talon de l’Immaculée, Mère-Épouse du Verbe incarné qu’ils mordent dans leur impiété.

Oui, de la bave, ce qui explique que par deux fois le triste journal *LIBÉRATION* a l’honneur d’être leur source ! Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

On pourrait dégager du procès que ces anonymes auteurs font à l’abbé de Nantes leur propre doctrine protestante et moderniste de la Sainte Eucharistie. Non pour se justifier, mais les dénoncer eux, dans leur perte de foi.

Pour que le démon se déchaîne ainsi contre Saint-Parres, c'est qu'il sait que son influence gagne du terrain. *Sursum corda* donc.

P. T.

Mon cher frère Bruno,

Nous avons été ravis de votre réponse qui résume bien la qualité du communiqué des évêques de France : indignité et indigence. Espèrent-ils se débarrasser du problème comme cela ? C'est de l'irresponsabilité.

J. L.

Mon frère,

Nous avons été atterrés par la publication de la Conférence des évêques de France, qui mériterait une procédure au pénal pour diffamation ! Quelle honte !

Votre réponse, trouvée aujourd'hui sur le site, nous a fait le plus grand bien ! C'était la seule réponse possible à une attaque aussi basse. Ce que vous avez envoyé à Mgr de Moulins-Beaufort est magistral. Que ces évêques aient encore le culot d'affirmer que « l'abbé de Nantes a bénéficié de nombreux éclaircissements et avertissements contre sa révolte » est proprement scandaleux. Ils ne reculeront décidément devant aucun mensonge !

Notre cher Père a vraiment le meilleur des défenseurs en votre personne. Soyez donc encore assurés de notre soutien total et entier.

C. R.

Mon très cher frère Bruno,

Nous avons bien sûr vu et parcouru le communiqué de la CEF. L'évidente mauvaise foi de ces diffamations et insultes anonymes le discrédite d'emblée. C'est toutefois pour nous l'occasion de vous exprimer une fidélité qui ne se marchande pas.

Nous avons en vous et en l'œuvre de notre Père, que vous perpétuez, une confiance toute surnaturelle, qui se fortifie de jour en jour et à travers les épreuves auxquelles nous soumet le monde dans lequel nous baignons.

Nous sommes fermement décidés à rester fidèles et à transmettre à nos enfants ce trésor de vertus, de lumière et de grâce que nous avons reçu par les camps, retraites et sessions, par la VOD et la lecture du bulletin.

Nous ne saurions en tout cas nous définir autrement que comme catholiques et phalangistes, indissociablement ; puisque nous devons tout à la Phalange, à commencer par la famille que nous fondons et la Foi, l'Espérance et la Charité sur lesquelles nous voulons qu'elle repose.

Nous vous sommes infiniment reconnaissants de nous avoir transmis et de nous transmettre encore cet inestimable héritage qui est pour nous le chemin du Ciel, « *unique but de tous nos travaux* ».

T. B.

Cher frère,

Si les mots ont un sens – et ils en ont – les expressions que frère Bruno emploie dans sa réponse à Mgr de Moulins-Beaufort sont d'une très grande justesse : *criminel subterfuge, mots assassins*.

Qu'il s'agisse d'un subterfuge grossier ne trompera personne et qu'il s'agisse d'une forme d'assassinat, pas davantage ! Salir ainsi publiquement la mémoire de votre fondateur et porter le discrédit sur l'ensemble de son œuvre m'a profondément indigné et scandalisé ! Tout cela est très grave.

En cette année du centenaire de la canonisation de Jeanne d'Arc, on ne peut s'empêcher de se remémorer son interjection pathétique : « *Évêque, c'est par vous que je meurs !* » Décidément, la postérité de Pierre Cauchon n'est pas éteinte !

R. I.

CAMPS D'ÉTÉ

À l'heure où nous mettons sous presse, le "petit camp de juillet" bat son plein, sous le patronage des saints François et Jacinthe.

Malgré les règles sanitaires gouvernementales ? Eh bien ! Ce n'est pas pour rien que notre Père nous a mis à l'école du Père Kolbe, le missionnaire avide de s'emparer de tous les moyens de communication modernes pour la gloire de l'Immaculée. Cet été, frère Bruno nous a lancés dans la vidéoconférence. Les enfants sont dispersés dans leurs familles, mais rejoignent la maison Saint-Joseph pour les diverses instructions de la journée. Et nous vous prions de croire que leur programme est chargé ! Les parents sont chargés de combler eux-mêmes les intervalles en imitant les activités des traditionnels camps-vélos. Rarement ils se sont tant occupés de leurs enfants et rarement aussi nous avons tant fait pour les y aider.

Cette communion resserrée entre nos familles et nos ermitages est encore un bon fruit de l'œuvre de notre Père, selon sa belle maxime : « *L'idéal pour une famille est de ressembler à un monastère et l'idéal d'un monastère est de ressembler à une famille.* »

(frère Guy de la Miséricorde.)